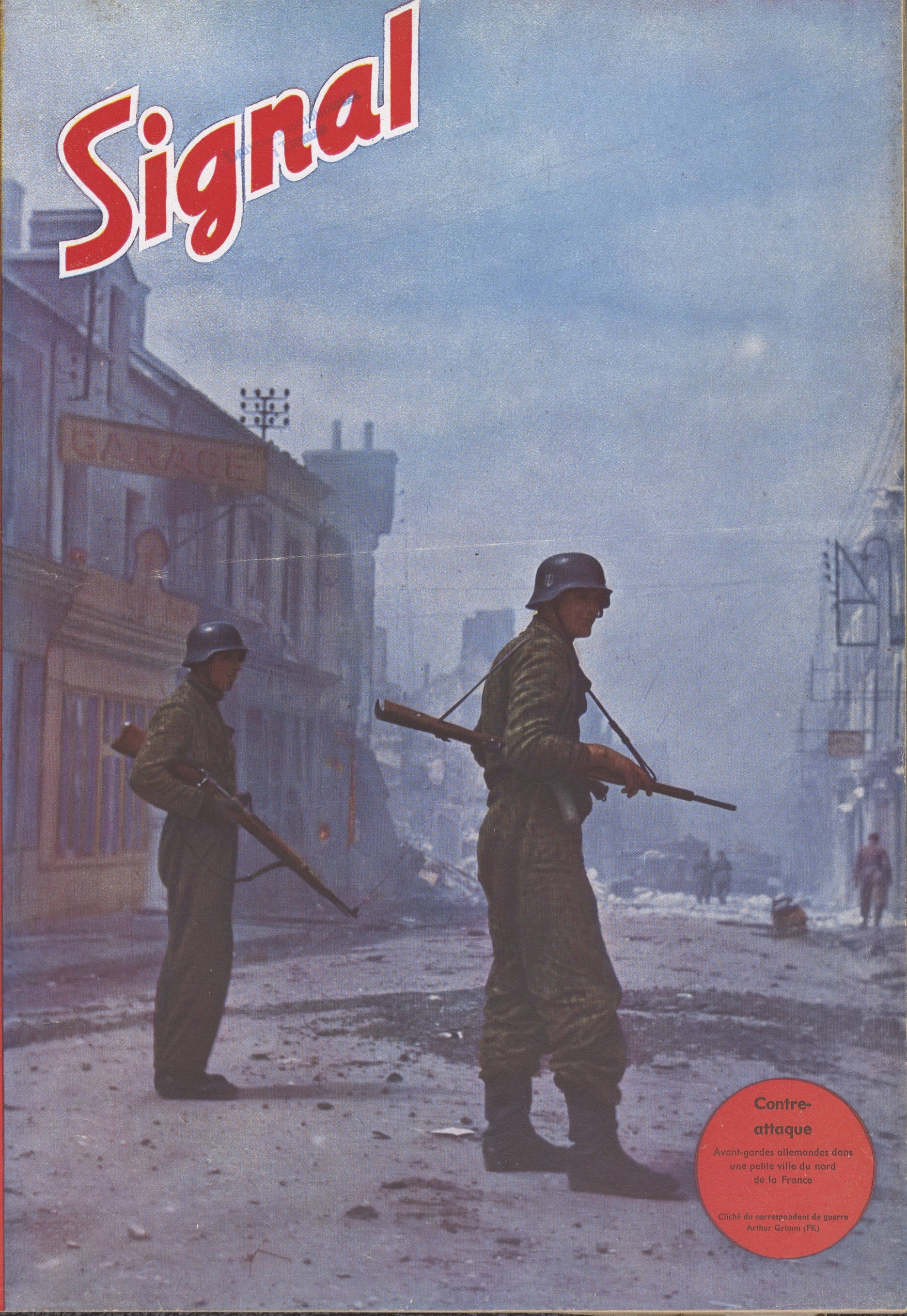



Belgique 4 fr. / Bohême-Moravie 5 Kr. / Bulgarie 10 levass / Croatie 30 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1.50 pes. / Finlande 5 mk. / France 7 fr. / Hongrie 70 fillier / Italie 4 lire
Norvège 50 ore / Pays-Bas 30 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 30 lei / Serbie 15 dinars / Suède 55 ore / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurus / Styrie méridionale,
Marche de l'Est 50 Pf.

Signal



Contre-attaque
Avant-gardes allemandes dans une petite ville du nord de la France
Cliché du correspondant de guerre Arthur Grimm (PK)



Le fleuve en fusion

qui sort des hauts fourneaux obéit au maître de l'armement de l'Allemagne, le ministre Albert Speer. Il le dirige dans les milliers d'usines où des millions de mains forgent des armes avec plus de zèle que jamais

Cliché du correspondant de guerre Hubmann



NUMÉRO 16 / 1944

SIGNAL

PRÉSENTE DANS CE NUMÉRO :

La guerre: une lutte mondiale

Pages

De nouvelles formes de combat? Les armes peuvent-elles modifier le cours de la guerre?..... 5

Peut-on remonter le cours du temps? Question décisive pour les Européens, par le Dr Giseler Wirsing 10

La haine de la vieille génération. Lettre à un ami britannique par le lieutenant Benno Wundshammer, correspondant de guerre 12

Les limites de la résistance humaine, par Walter Kiaulehn... 35

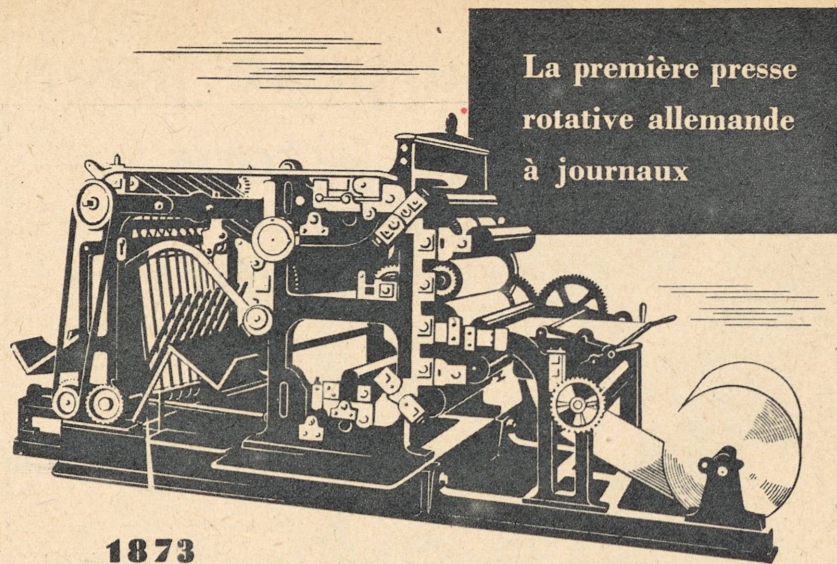
Le nouvel aspect du monde et l'avenir de l'Europe

Pour le commerce maritime de demain. Visite d'un navire-école de la marine marchande..... 31

La vie d'aujourd'hui

En cette sixième année. Huit nations dans une ferme 25

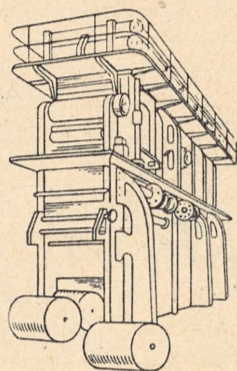
COPYRIGHT 1944 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN



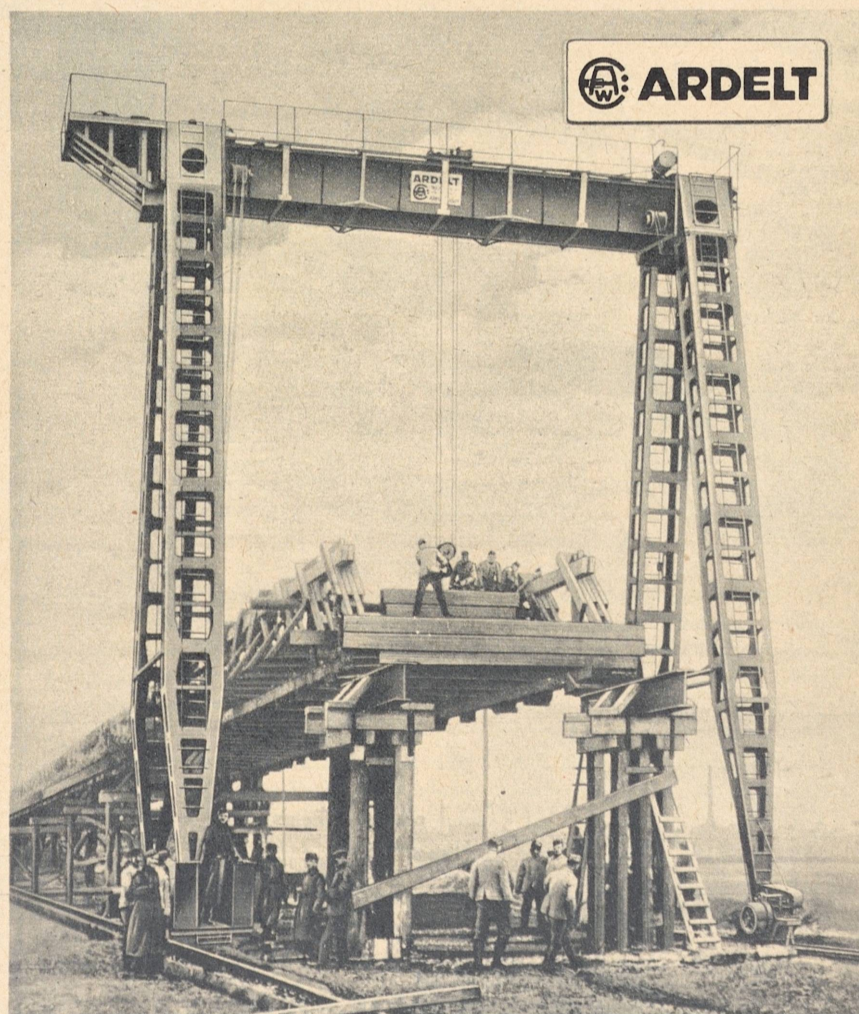
La première presse rotative allemande à journaux

1873

Voici plus de 500 ans que l'Allemand Johann Gensfleisch zu Gutenberg employa, le premier, des caractères métalliques mobiles dans sa presse à main. Ce furent des imprimeurs allemands qui développèrent bientôt l'art de Gutenberg, favorisant ainsi l'avènement des temps modernes. L'ère de la technique s'ouvrit et les presses rapides allemandes conquièrent le monde. En 1873, les ateliers mécaniques d'Augsbourg, qui devaient devenir la M.A.N., présentèrent à l'Exposition Universelle de Vienne la première presse rotative allemande à journaux, très supérieure à tous les systèmes connus jusqu'alors. Aujourd'hui encore, l'Allemagne détient une grosse part de la production mondiale des presses d'imprimerie. Presque tous les grands journaux du continent européen sortent des rotatives allemandes. Leurs constructeurs ont su utiliser les progrès du moteur et des machines-outils pour mettre au point, ces dix dernières années, des rotatives toujours plus rapides et plus puissantes. Là encore, l'active M.A.N. est à l'honneur.



M • A • N



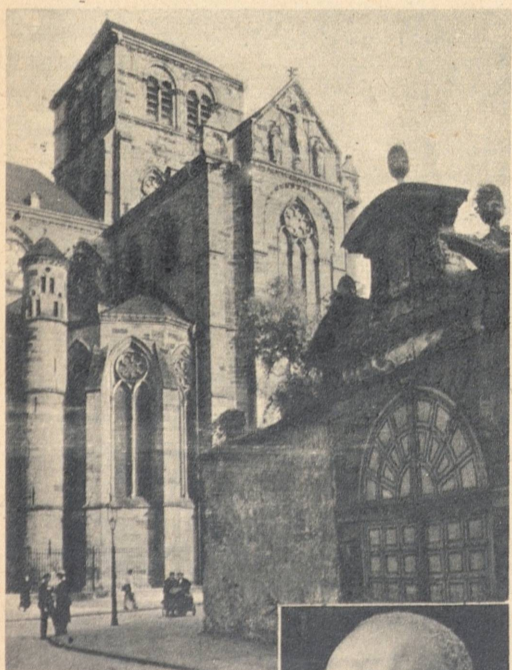
ARDELT

PONTS DE MONTAGE

Quelques heures après son arrivée à pied d'œuvre, cette grue spéciale, de notre fabrication, qui avait été démontée pour le transport, se dresse toute prête au travail

ARDELTWERKE

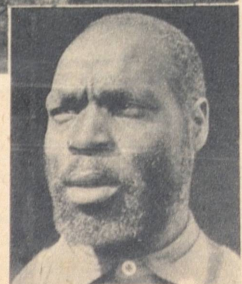
Marcel Frachou, 91, Avenue de Wagram, Paris 17 - Téléphone : Carnot 60-24
Georges Goossens, 29, Avenue Louis Lepoutre, Brüssel - Téléphone : 43.05.88



Monuments du début du gothique

C'est au Xe siècle qu'il est fait pour la première fois mention de Notre-Dame de Trèves. Lorsqu'au XIIIe siècle un maître inconnu de l'école de Soissons arriva en Rhénanie, il trouva déjà il est vrai, dans la voûte de la cathédrale de Trèves, les principes du style gothique, mais il chercha à donner une empreinte encore plus directement française à Notre-Dame en transformant ce monument. C'est ainsi que de 1242 à 1252 Notre-Dame de Trèves, premier monument d'Allemagne de style purement gothique prit son aspect définitif. Jusqu'à notre époque, des générations entières ont admiré les statuettes des voussures représentant des anges musiciens, des rois, des cardinaux et des papes, la Vierge glorieuse et le Christ en croix du porche central, ainsi que les nombreux hauts-reliefs et statues de l'église.

Trèves fut bombardée en août et la basilique détruite: la cathédrale et Notre-Dame (en haut) furent gravement atteintes. A droite: un des nègres que les USA font combattre contre l'Europe



Même surprise pour tous,

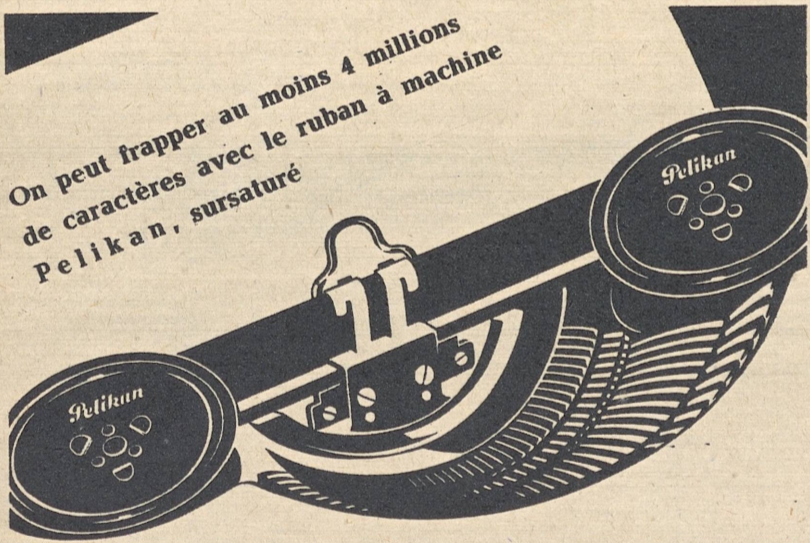


car le Junghans «silencieux», réveil d'un genre unique, ne marque qu'un tic-tac imperceptible. Il assure ainsi sans délai sommeil profond, réveil précis, et lever facile à ses détenteurs dispos. En créant le Junghans «silencieux», Junghans, maison d'horlogerie hors pair, a donné au monde une preuve nouvelle et tangible de la valeur et de la précision de la technique allemande. Certes, on ne trouve plus de Junghans «silencieux» sur le marché. Un jour pourtant, la victoire sera là dans une Europe rénovée, unie, avec la libre disposition nationale de ses peuples, le règne de la justice sociale et, du même coup, le bien-être de tous. Heureux, les gens seront alors portés à satisfaire des désirs longtemps réfrénés et faits pour adoucir l'existence. Et l'on reverra les réveils Junghans «silencieux», garants de longues nuits calmes que termine un réveil ponctuel.

 **Junghans**

TOUTE L'HORLOGERIE JUNGHANS PORTE L'ÉTOILE DISTINCTIVE

On peut frapper au moins 4 millions de caractères avec le ruban à machine Pelikan, sursaturé



Le ruban à machine Pelikan est sursaturé, c'est-à-dire encré, grâce à un procédé spécial, à un point tel qu'il bat tous les records de rendement et d'intensité colorante. Ce succès de la chimie allemande des couleurs répond à un double souci d'économie:

1. Le ruban reste encré beaucoup plus longtemps et n'a donc pas besoin d'être changé aussi souvent;
2. Alors qu'autrefois le ruban même résistait mieux que sa couleur, l'encre spéciale Pelikan assure la pleine utilisation du précieux tissu.

Avoir réussi en pleine guerre à maintenir ce qui constituait dès le temps de paix un tour de force et en faire profiter nos amis à l'étranger, c'est donner la preuve que l'économie allemande, bien qu'engagée tout entière dans la lutte qui doit libérer l'Europe, trouve encore le moyen de ne pas oublier les désirs et besoins des pays amis.

Pelikan

SON RUBAN À MACHINE
sursaturé, donc économique.



Dans la fournaise

Le haut-commandement anglo-américain met toute sa confiance dans la supériorité matérielle. Les succès obtenus grâce à cette supériorité, mise en œuvre pour la première fois à El Alamein, semblent justifier cette croyance. On en est amené à se demander quelles réactions peut entraîner cette tentative de gagner la guerre par la supériorité matérielle. Il est possible que la majorité ne se rend pas suffisamment compte en Europe qu'il s'agit, dans ce cas, de la destinée même du continent

La bataille de l'ouest était en cours depuis des semaines. Les chars américains avaient déjà percé vers la Bretagne. En Normandie, les combats étaient devenus de plus en plus âpres et acharnés. Une nouvelle parut à cette époque, dans la presse mondiale, une petite nouvelle qui fut comme une tache claire sur le paysage voilé par la poudre des batteries lourdes et des bombes: « Reuter » annonça que Con Pardee Moon, amiral commandant les forces navales devant la Normandie, dans un instant d'épuisement nerveux après la bataille, venait de se suicider. Peu importe de savoir qui était cet amiral et quelle a été sa fonction. L'incident prouve que, dans cette phase de la guerre, il ne s'agit pas seulement d'obtenir un résultat en accroissant continuellement des deux côtés la force du feu. Il en résulte un épuisement nerveux tel qu'on ne l'aurait pas imaginé l'an dernier. Mais il y a plus encore, car un tel suicide d'un amiral américain a des raisons plus profondes que celles de la médecine ou de la psychiatrie.

Des Allemands se sont offerts comme volontaires pour prendre place dans la torpille monoplace. Ils faisaient ainsi, d'avance, le sacrifice de leur vie, de même que ces chasseurs de nuit qui opèrent contre les formations des bombardiers ennemis, dans les secteurs de leur propre DCA. Ce qui n'était jusqu'ici, pour l'Europe, qu'une légende venue de l'Extrême-Orient est devenu soudain, dans la phase ardente de cette guerre, une réalité courante. Alors que des millions d'hommes, au début de la sixième année de guerre, seraient tentés de croire à une diminution de l'activité des opérations, ou constate une mobilisation de forces que jamais on n'aurait soupçonnées. La science nous apprend qu'aucune force de ce monde, alors qu'elle a pris naissance, ne peut se perdre et cesser d'agir. Il en est de même dans la vie des peuples. Le redouble-

ment de violence de la guerre, comme lutte pour l'existence, entraîne des conséquences qui dépassent de beaucoup la réalité des batailles qui se livrent. Quelle erreur de croire que le matériel à lui seul peut décider de la victoire! Les forces morales, qui ont surmonté les horreurs de la fournaise des champs de bataille, sont et restent les éléments essentiels. Et ce ne sont pas seulement des forces déchaînées, mais elles représentent l'extrême concentration concevable dans la vie des peuples. Ceci, d'ailleurs, n'est possible que parce que les hommes soumis à cette loi supérieure de la guerre (dans laquelle importent moins les ordres et leur exécution que l'initiative et la volonté du combattant), se rendent compte que les forces venues de l'extérieur et déchaînées contre notre continent ne menacent pas seulement les formes mêmes de notre vie. Si jamais l'Europe devait n'être plus qu'une province de l'Asie ou une colonie d'exploitation de l'Amérique, il n'y aurait plus de possibilité de sauver l'héritage, la tradition et la culture de ce continent où l'homme blanc s'est développé et formé au cours des siècles. Au moment où des événements d'une telle intensité se déroulent sur les champs de bataille, c'est là le point de vue qui permet d'en comprendre toute la portée. Il est certes devenu difficile, pour l'observateur, de saisir l'essentiel des événements et des nouvelles qui se succèdent rapidement dans la phase actuelle de la guerre. Peut-être cet observateur, s'il est encore loin du théâtre des opérations, ne cherchera-t-il pas même à comprendre ou bien ne le pourra pas. Mais une chose est claire, c'est que l'action des forces de l'âme est un facteur essentiel pour l'avenir de l'Europe.

Voir page 34 de ce numéro l'article de Walter Kiaulehn: « Les limites de la résistance humaine »



A l'Est: le feu violent des arrières-gardes blindées allemandes est dirigé contre les vagues sans cesse déchainées des chars soviétiques. D'impétueuses contre-attaques sont la caractéristique de la défense moderne. D'innombrables soldats portent au bras l'insigne des chars ennemis détruits en combat de près (en bas, à droite)

De nouvelles formes de combat?

Pendant la première partie de la guerre, qui est entrée maintenant dans sa sixième année, on a pu constater la supériorité des armes offensives sur les armes purement défensives. Mais ces moyens de défense connaissent un redressement progressif, ils sortent du domaine de la conception. Les nouvelles armes, en particulier celles qui servent à la défense et sont employées dans un but offensif, peuvent-elles donner naissance à de nouvelles formes de combat? C'est à quoi répond «Signal» dans les pages suivantes





Dans l'Ouest : des chars américains passent près de postes allemands sans reconnaître ces derniers. Leurs aviateurs de reconnaissance leur avaient communiqué qu'il n'y avait pas dans ces parages d'artillerie allemande, antiaérienne ou antichar



Cause et effet :



Abrités dans une ferme démolie, les grenadiers allemands attendent les colosses d'acier. Dans la main du soldat de droite, on reconnaît le « nouveau lance-grenades »

Les voilà ! Une charge d'explosif à la main, ce combattant allemand se précipite en terrain libre vers le char ennemi



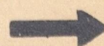
QUI ATTAQUE?

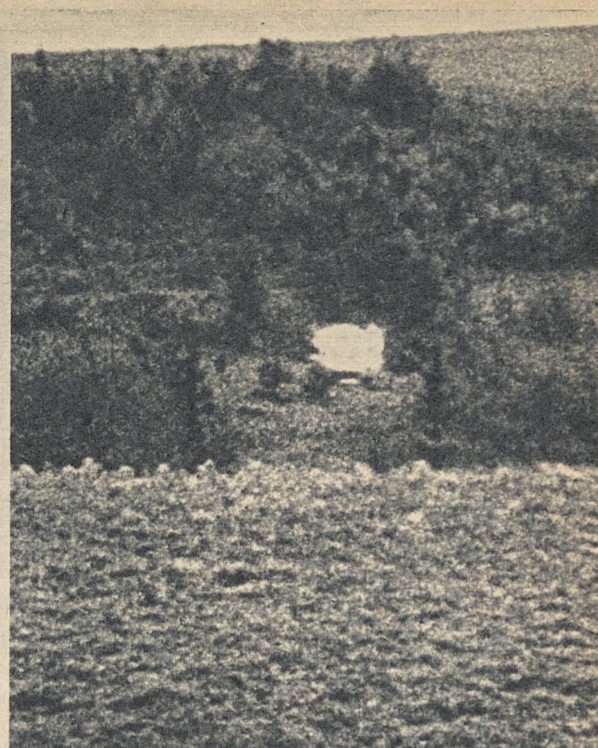
PEU de temps après son début, la Grande Guerre se figea en une guerre de tranchées sur laquelle ni le pilonnage de l'artillerie ni les assauts massifs de l'infanterie n'avaient de prise. Le tir meurtrier de la mitrailleuse fut cause de ce qu'au bout de quatre années de lutte aucune décision militaire n'intervint de part et d'autre. Les avions et les chars ont aujourd'hui rendu sa mobilité à la guerre. De nouvelles armes ramenèrent la tactique militaire au vieux principe de l'attaque, du mouvement, et de l'anéantissement de l'adversaire sur le champ de bataille. Les succès retentissants de l'armée allemande pendant la première partie de la guerre furent caractérisés par la grande mobilité des chars et par les batailles classiques d'encerclement. Tous les ans, et surtout depuis que l'industrie américaine tourne à fond, le nombre des chars augmenta sur les fronts. Leurs succès augmentèrent aussi, mais pas en proportion de leur nombre. Les moyens de défense furent en effet de plus en plus efficaces. Les reconnaissances incessantes opérées par les forces aériennes obligèrent les formations de chars à se camoufler et à dissimuler leurs entreprises importantes. A côté de la puissance de perforation de plus en plus grande des obus de l'artillerie antiaérienne et antichar, on vit apparaître de nouveaux projectiles-fusées qui pouvaient être lancés à l'aide d'un simple tube de métal. L'infanterie allemande en est abondamment pourvue. Cette artillerie défensive, extrêmement mobile et presque impossible à repérer, est devenue un danger mortel pour les chars.





Touché! Tandis que le nouveau lance-grenades et les explosifs provoquent les premières pertes parmi les chars américains, deux grenadiers mettent la « terreur des chars » en position de tir. Cette arme facilement transportable lance des projectiles (photo du haut) qui perforent les cuirasses les plus épaisses et qui possèdent la particularité de n'éclater qu'à l'intérieur du char. La puissance d'explosion de ce projectile est fantastique. Dans la plupart des cas les chars sont mis en pièces (photo du bas)





Le véhicule antichar. Sur un terrain vallonné et boisé, un char ennemi s'avance pour protéger, par un tir de flanc, le mouvement de son unité (photo 1). D'une position bien camouflée, le « Goliath » est mis en action. Il roule rapidement, en zig-zag, vers l'ennemi (photo 2). Quelques secondes s'écoulent, puis un éclair jaillit entre les pins...



LE PETIT GOLIATH

POUR se défendre contre les chars allemands, les Soviétiques se servirent, entre autres, de chiens porteurs de mines. On habitait ces malheureuses bêtes à chercher leur nourriture parmi les chars. On les laissait longtemps jeûner, puis, leur fixant sur le dos deux mines surmontées d'une antenne métallique qui devait amener l'explosion, on les lâchait sur les chars allemands.

Des ingénieurs allemands trouvèrent avec le « Goliath » une arme bien plus efficace et dont l'utilisation était moins cruelle. Ce véhicule minuscule est blindé et peut résister aux armes à main et à tir rapide. Facile à transporter, manœuvrable à distance, le « Goliath » est utilisé avec succès partout où l'artillerie fait défaut ou dans les endroits accidentés qui rendent difficile la mise en batterie des pièces. Le « Goliath » compte parmi les nouvelles armes défensives allemandes dont la fabrication est économique et illimitée. Son emploi fait des ravages dans le matériel ennemi. L'industrie américaine elle-même pourra-t-elle longtemps remplacer ses armes lourdes à un rythme accéléré ?



...suivi d'une formidable détonation. La forte charge de dynamite du petit véhicule, manœuvrable de loin et résistant aux armes à main et à tir rapide, a détruit le char ennemi



UN TOURNANT

L'emploi du V 1, la bombe volante, marque le début d'une révolution dans les principes de la conduite de la guerre. Ce projectile tenant de la bombe et de l'obus, dirigé à distance et mis en mouvement par un système de fusée, va réduire considérablement l'importance des escadres de grands bombardiers qui exigent un déploie-

ment monstrueux d'hommes et de matériel. Le jour n'est peut-être plus très éloigné où le bombardier, dans sa forme actuelle, sera une arme périmée. Les Allemands arriveront-ils, en tendant toutes leurs forces et avec l'aide de leurs admirables soldats, à tenir jusqu'à ce que de nouvelles armes leur offrent de nouvelles possibilités? Les

nouvelles armes terrestres, maritimes et aériennes, actuellement en fabrication, permettront-elles non seulement de contenir, mais de surclasser l'ennemi. Et surtout les bombes volantes des séries V pourront-elles, mises au service des qualités morales de l'Allemand, forger les conditions d'une victoire allemande? Les ennemis de

l'Europe regardent s'écouler le temps avec inquiétude. Ils voudraient forcer la décision sur le champ de bataille avant que leurs armes ne soient rendues périmées par de nouvelles formes de combat. La complexité de leurs armements est le point faible des Anglo-Américains dans cette lutte contre le temps.

PEUT-ON REMONTER LE COURS DU TEMPS?

PAR GISELHER WIRSING

L'article présent de notre collaborateur a été écrit au mois d'août. Le manuscrit ne nous est parvenu qu'après maintes tribulations. « Signal » le publie tout de même car les questions traitées par Giseler Wirsing sont toujours d'une actualité brûlante

Paris, 17 août 1944.

De la fenêtre de la chambre de mon hôtel, je découvre la moitié de Paris. En bas, se déroule le large ruban de la rue de Rivoli, plus loin brillent, sous l'implacable soleil d'août, les blanches statues du jardin des Tuileries, derrière lesquelles, au loin, de l'autre côté du fleuve, se dresse la coupole dorée du dôme des Invalides et se profile la silhouette bizarre de la Tour Eiffel. Depuis les premières heures du matin, on entend les grondements sourds du canon qui nous parviennent affaiblis. Je venais d'apprendre que les chars américains étaient entrés à Chartres. Le colonel qui, au quartier général d'un état-major, m'avait donné ce renseignement, avait exprimé l'espoir que la cathédrale de Chartres serait épargnée. On avait encore, dernièrement, ajouté de nouveaux sacs de sable pour la protéger.

Au même état-major, j'ai entendu hier, des officiers exprimer des craintes pour la préservation de Paris. L'un d'entre eux venait d'apprendre que sa maison des environs de Stuttgart avait été détruite par des bombes ; un autre, originaire de Brême, avait perdu ses parents et tous ses biens. Ses préoccupations à l'égard de Paris ne m'en parurent que plus remarquables, d'autant plus que les officiers de cet état-major n'étaient pas à Paris depuis longtemps. Ils venaient d'Allemagne où ils avaient quitté un état-major de réserve.

Tandis que les Américains étaient à Chartres

Il est bon de faire justice des fausses légendes en temps opportun. Celles-ci ne manqueront pas, au cours de ce mois d'août, de se glisser dans Paris. J'ai trouvé cette ville extraordinairement calme. Quelqu'un qui n'aurait pas été au courant des événements n'aurait jamais pu penser qu'on se battait à 80 kilomètres de ses portes. Le métro est arrêté depuis quelques jours faute de charbon. C'est pourquoi, en bas, dans la rue de Rivoli, on peut voir des essaims de papillons sur la chaussée. Ce sont de jeunes Françaises à bicyclette, dont les jupes flottantes découvrent les jambes dorées par le soleil. Elles roulent parmi les camions camouflés de feuillage des soldats allemands. Mais

ces voitures décorées ne roulent pas vers une partie de campagne, nombreux parmi leurs occupants sont ceux qui viennent directement du front, les yeux pleins de sommeil et le visage non rasé. D'autres passent en sens contraire. Sur toute la longueur des Champs-Élysées jusqu'à l'Etoile, on peut voir cette foule bigarrée mêlée aux soldats allemands. Une certaine nervosité flotte dans l'air, mais nulle part on ne sent d'hostilité entre les Français avides de nouvelles et les jeunes Allemands qui, sous leurs casques, les manches retroussées, paraissent aussi frais et alertes que jamais. Et il en est partout ainsi, même dans les petites rues où l'on ne rencontre parfois qu'un seul militaire. Les soldats sont toujours aussi disciplinés et les Parisiens toujours aussi polis.

Il se peut que dans la banlieue des bandes communistes attendent leur moment, mais, en ce moment, elles se tiennent encore tranquilles. Les Français avec qui j'ai parlé hier et aujourd'hui sont soucieux de l'avenir de leur ville et de leur pays. Tout en regardant dans la rue de Rivoli, je songe que, quand les Américains arriveront, il se déroulera sans doute, pendant quelques jours, un spectacle extraordinaire. On poussera des cris, on tombera peut-être dans les bras les uns des autres, et le soir on boira plus que de raison. Mais je pressens que cela sera un feu de paille. Et les Français le savent aussi. Ils savent déjà que la désillusion suivra de près le moment qu'ils attendent. Ils savent que l'avenir reste sombre et qu'au moment où les Américains passant sous l'Arc de Triomphe se dirigeront vers les Tuileries, aucun des problèmes qui intéressent le peuple français ne sera résolu. Avant d'arriver ici je me représentais les choses tout autrement. J'imaginai une atmosphère surexcitée où tous les Français, jusqu'à la petite grisette qui, hier encore, flirtait avec un soldat allemand, se berçaient de douces illusions. Ce qui m'a particulièrement frappé aujourd'hui, c'est de voir qu'il en est tout autrement et que bien que Paris paraisse prêt à témoigner de l'enthousiasme pour l'arrivée des Américains, chacun sache que la France n'aura rien à gagner à leur apparition.

Nouvelles de Londres

Parmi les nouvelles qui affluent à l'état-major, l'une d'elles, émanant d'un groupe de parlementaires britanniques, apporte des précisions sur le sort réservé à l'Allemagne au cas où cette dernière perdrait la guerre. Ces parlementaires anglais exigent le démembrement du Reich en quatre ou cinq Etats impuissants. Ils veulent l'anéantissement de la plus grande partie de l'industrie allemande et l'occupation de zones par les Soviétiques dans tout l'est, par les Américains dans le sud, et par les Anglais dans le nord-ouest. Le général de Gaulle réclame, lui, la fondation d'une nouvelle confédération rhénane. Il est en outre mentionné que ni l'Allemagne, d'une façon générale, ni aucun des petits Etats ainsi créés n'auraient le droit de posséder un gouvernement propre, et que pour une longue durée aucune paix ne devrait être conclue.

Une autre nouvelle porte à ma connaissance les lignes suivantes écrites dernièrement par l'éditeur d'un journal conservateur anglais : « Il paraît peu probable que l'Europe prenne part à la création d'une nouvelle Europe. La nouvelle Europe qui sortira de la paix prochaine ne sera pas une véritable Europe dans le sens organique ou structurel. Il est maintenant clair que la deuxième guerre mondiale ne conduira pas à un arrangement durable dans le monde ou seulement en Europe et qu'elle fera surgir des problèmes aussi nombreux que ceux qu'elle aura résolus.

Dans la petite ville de Dumbarton Oaks, près de Washington, les Anglais, les Américains et un représentant de Staline se rencontrent en ce moment pour fixer le sort non seulement de l'Allemagne, mais de tous les pays européens. Pas un Européen, pas un Français n'assiste à ces réunions.

Tandis que je prends connaissance de ces nouvelles, une phrase du chroniqueur militaire anglais Liddell Hart, que j'ai notée dans mon carnet, me vient à l'esprit : « On ne doit parler d'une victoire au sens véritable du mot que lorsqu'on se trouve, après la guerre, dans une meilleure situation qu'avant. »

Qu'arrivera-t-il « après » ?

Je crois qu'il y a une dizaine d'années que cette phrase fût écrite. Mais elle trouve déjà son application. Aucun des peuples européens, y compris l'Angleterre, ne peut se trouver après la guerre en meilleure situation qu'avant. Les souffrances et les sacrifices déjà endurés rendent impossible, dès à présent, toute comparaison avec l'état d'avant-guerre pour nous tous qui, en tant qu'Européens, sommes inclus dans la zone de guerre. Et cet écart sera encore plus incommensurable « après ».

Tandis que par cette journée d'août je laisse errer mon regard sur les toits de Paris illuminés par le soleil couchant, il me semble apercevoir en même temps, comme une vapeur, les espoirs, les illusions et aussi les déceptions de millions d'êtres humains qui vivent en ce moment dans l'attente des événements. Je pensais que la grosse majorité des Français était persuadée qu'avec la « libération », ou plutôt au moment où le dernier fusil se tairait, la vie reprendrait d'elle-même brusquement là où elle s'était interrompue en 1939. Mais aujourd'hui, il n'y a plus qu'une petite minorité d'insensés en Europe pour croire à de pareilles absurdités, de même que parmi les maquisards français bien peu sont ceux qui croient que leurs attentats et leurs bombes servent leur pays.

Tous les peuples savent par expérience qu'il ne s'agit plus de la première, mais de la deuxième guerre mondiale. Ils savent par conséquent ce qu'ils doivent penser des projets de ces parlementaires britanniques et ce qu'il adviendrait d'eux si les décisions prises par des puissances extra et anti-européennes venaient à se réaliser. Non, il n'est pas question de 1919. Les peuples qui alors se considéraient comme vainqueurs croyaient qu'avec l'anéantissement de l'Allemagne au cœur de l'Europe une nouvelle époque avait commencé. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on se rendit compte de l'effroyable absurdité qui avait été commise à l'époque des négociations de Paris et de Versailles, du Trianon et de Saint-Germain. Dans les décisions de Wilson, de Clemenceau et de Lloyd George, qui s'intitulaient pathétique-

ment les « Trois Grands », était contenu le germe de la deuxième guerre mondiale. Comme on le voit, le journal conservateur cité plus haut redoute que les malheurs d'autrefois se reproduisent et peut-être avec des conséquences encore plus malheureuses.

La troisième guerre mondiale n'est pas une vaine menace

Précisons notre pensée. Il n'est plus personne au monde pour nier que les élucubrations anglo-américaines de 1919 devaient tôt ou tard provoquer le deuxième conflit mondial. D'Angleterre et d'Amérique même, des voix l'ont reconnu depuis longtemps. Les plans anglo-américains de 1944, s'ils devaient voir le jour, susciteraient aussi infailliblement une troisième guerre universelle. Viser au morcellement de l'Allemagne c'est, dans tous les cas, poursuivre l'anéantissement de l'Europe. Aujourd'hui, hélas ! la haine se donne partout libre cours, et nombreux sont ceux qui ferment les yeux à cette vérité. Plus d'un objectera qu'il s'agit ici d'un thème de propagande. La vérité est qu'il n'en est rien.

Toute méditation sur la phase actuelle de la guerre aboutit à ceci : Les Anglo-Américains n'ont pas fait irruption en Europe pour réaliser un plan, qui puisse ouvrir la voie à l'unification du continent. Ils arrivent avec un programme qui consisterait en somme à reculer les aiguilles du cadran de l'histoire. Le fin mot de la sagesse qui consisterait selon certains à démembrer l'Allemagne en rétablissant, au centre, comme à la périphérie de l'Europe, la politique de clocher la plus étroite dans une poussière d'Etats, heurte de front les lois qui régissent notre siècle. Face à l'édifice altier des grandes puissances extra-européennes, les peuples d'Europe pris isolément peuvent tout au plus espérer de vivre ; encore leur faut-il pour cela graviter au sein d'une large unité continentale et savoir renoncer à bien des titres d'apparat pour conserver l'essentiel. Nous le disons ici à un moment où se renverse le courant qui semblait devoir aboutir à l'unité. Un tel renversement ne pardonne pas ; il conduit au déclin, à la destruction et au néant. Il n'y conduirait pas la seule Allemagne comme le croient tant d'esprits étreints obstinément braqués sur le passé, mais encore les autres peuples européens.

Européens contre Européens

Ces lignes sont écrites par un Allemand qui regarde Paris. Je ne serais pas un bon Allemand, si je n'étais pas en même temps un bon Européen. Comme tel, je ressens la tragique ineptie qui veut qu'une fois encore les puissances extérieures réussissent à jeter les Européens les uns contre les autres.

J'omets à dessein les Anglais ; l'histoire, en effet, nous montre pendant plusieurs siècles qu'ils ne se rattachent que partiellement à l'Europe et que l'Angleterre finit par se détourner de notre continent en endossant le rôle d'agent de l'impérialisme américain. Mais je parle des Français, des Slaves du sud et autres peuples que de fallacieux mots d'ordre ont encore lancés dans la mêlée au titre de partisans. Ces gens croient être des patriotes, mais le patriotisme au nom duquel ils ont pris le parti de reléguer d'une époque révolue. C'est là un patriotisme qui n'a rien de commun avec le destin global de l'Europe ; il agit comme si la France, la Norvège ou la Serbie isolées pouvaient vivre comme jadis à la seule condition que les Allemands en soient expulsés. Quelle erreur !

Au cours des dernières années, « Signal » s'est loyalement évertué, loin de toute idéologie, à traiter posément des problèmes réels. Nous persistons à le faire. Nous n'avons jamais songé à nier le poids du régime de guerre nécessairement gênant, affligeant même parfois, qui règne dans les territoires occupés par les forces allemandes. Jamais nous n'avons affirmé que des mesures dictées par les nécessités de la guerre répondaient en quoi que ce soit à l'image que nous nous faisons d'une Europe unie ainsi que de la vie future de notre continent dans le concert des puissances du monde.

Nous avons clairement entrevu aussi le caractère qu'a pris et que conserve la protection du continent européen par l'armée allemande ; elle défend véritablement tous les peuples qui l'habitent contre la déchéance et le sort misérable que d'aucuns leur destinent. Où se trouverait-il encore un Français, un Belge, un Hollandais pour croire à la restitution nette et franche de leurs anciens empires d'Afrique et l'Asie de la part de l'Amérique impérialiste, en supposant cette dernière victorieuse. C'est exactement le contraire qui s'annonce, car il s'agit bel et bien outre la saisie directe ou indirecte des possessions coloniales de l'Europe, d'une abdication selon laquelle ces propres peuples devraient renoncer à toute liberté d'action ainsi qu'à leur libre-arbitre moral et spirituel, du moins dans les projets anglo-américains. Voilà ce que cachent les intentions exprimées à Londres et à Washington en ce qui concerne le morcellement du Reich. Et l'on ne songe même plus à voiler la prétention de remettre aux mains des seules nations non-européennes le sort de l'ensemble de nos peuples. Quiconque à Paris croit le sort de la France confié à des Français est aussi loin de compte que les Polonais qui attendent de Varsovie la détermination de leur destin.

AUTO UNION

AUTOMOBILES

AUDI

DKW

HORCH

WANDERER

MOTOCYCLETTES DKW

MOTEURS DKW

réputées dans le monde entier



U 9167



Olympia

**MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES**

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées par Olympia Büromaschinenwerke A G., Erfurt.

En vente en France :

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Balzac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N. V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

17.113



BENNO WUNDSHAMMER

La haine de la vieille génération

« Dans l'Allemagne de 1918, la faim a été encore plus terrible que dans n'importe quelle partie de l'Europe orientale d'aujourd'hui. Je me rappelle que beaucoup de gens craignaient alors que toute une génération de la race allemande soit si diminuée et affaiblie par cette faim, que l'Allemagne ne puisse se relever que dans les générations suivantes. C'est pourtant cette génération d'Allemands qui se bat dans cette guerre . . . »

(Comte de Selborne, ministre de l'économie de guerre
Chambre des Lords. 18 Mars 1944. - *The National Review*)

Lettre à un ami britannique

Cher Frank Ashworth,

Je me suis demandé longtemps si je devais t'appeler ainsi, car tu es Anglais. Et cela ne veut plus dire la même chose qu'il y a cinq ans. Il n'y a pas seulement les cinq années de guerre entre nous, mais aussi tout ce qui a été mis à la lumière impitoyable du jour : vous avez renoncé à l'Europe, et nous, nous voulons la construire. Au moment où vos régiments d'assaut ont posé le pied sur le sol européen, ce que nous redoutions, alors que nous n'étions encore que des adolescents et que nous voulions éviter, est devenu une réalité. Nous nous affrontons dans un combat mortel où notre existence est en jeu : l'un de nous doit tomber.

Nous nous sommes souvent entretenus de la place que nous occupons dans l'existence et nous étions tous les deux d'avis que nous formions une génération qui, au mépris des frontières, n'avait pas seulement l'intention, mais aussi le pouvoir de vaincre l'égoïsme mortel de la « vieille génération » et de faire mieux qu'elle. Maintenant que les forces de notre siècle se livrent une lutte définitive, je veux encore une fois parler avec toi.

Il y a quelques jours, j'ai été dans ma ville natale, Cologne. Je n'entreprendrai pas de te tracer un tableau des terribles dévastations opérées dans cette vieille et belle cité par les bombes de tes compatriotes. C'est là que, pleins de jeunesse et d'espoir, nous nous sommes souvent promenés ensemble. Je ne te dirai pas non

plus que j'ai vu des choses infiniment plus atroces encore. Je ne te rendrai pas personnellement responsable des meurtres innombrables de femmes et d'enfants innocents, de tous les actes de barbarie que la rage destructrice des chefs de ton pays a commis. Je veux seulement évoquer les heures que nous avons passées à boire gaiement dans cette ville joyeuse. Tout cela n'est plus. Sous les bombes du maréchal Harris, non seulement les maisons et les rues, les enfants et les vieillards, mais encore les jours heureux de notre jeunesse ont été ensevelis.

En cherchant à découvrir les causes de ces horreurs, j'en suis venu à me dire que nous autres Allemands nous étions montrés beaucoup trop courtois envers vous.

Te rappelles-tu la dernière fois que tu as été chez moi ? Nous étions dans le jardin de notre maison et mon père avait amené une boîte de vieilles photos de la Grande Guerre. Nos pères les regardaient avec intérêt, échangeaient des impressions et eurent aussi un léger mouvement de honte quand nos mères leur déclarèrent qu'elles trouvaient affreux que des hommes ne s'entretiennent que de sang et de mort. Toi et moi nous nous mîmes à rire en disant que tous ces souvenirs ne pesaient plus sur nous.

Ni mes parents ni moi n'avions l'intention de troubler votre séjour par de som-



Clemenceau, Wilson et Lloyd George quittent la salle de délibération après la signature du « diktat » de Versailles

bres pensées. Les entretiens de nos pères ressemblaient presque, quand ils parlaient de « leur » guerre à des conspirations. Mais de ce qui se passa en Allemagne après la soi-disant conclusion de paix de 1918, personne ne parla... car nous étions en effet trop polis pour cela.

Je vais te parler aujourd'hui de ce que nous avons tu alors pour ne pas vous blesser. Il faut que tu saches ce qui nous pousse à combattre jusqu'à notre dernier souffle.

Je n'ai pas non plus l'intention de te tracer une histoire des souffrances de l'Allemagne depuis 1918. Je veux seulement te parler de moi et des événements qui m'ont formé. Les fanfares de ce qu'on appelle l'histoire mondiale ne sont que bruit et fumée.

Lorsqu'en 1941 nous marchions vers la Russie, je me trouvais dans une escadre de combat de la Luftwaffe. Oui, mon cher, un étrange hasard a voulu que nous soyons tous deux officiers aviateurs, bien que tous deux animés d'intentions bien différentes. Il y avait dans mon escadre un adjudant qui avait déjà reçu de hautes distinctions pour sa bravoure. Au soir d'un dur combat nous nous trouvâmes assis côte à côte. Les jeunes chantaient une romance où il était question de la mer, de matelots et de leur bateau, de filles et de mal du pays. Le vin avait délié nos langues. L'adjudant se leva et se mit à parler de lui. Je le revois encore aujourd'hui dans sa combinaison d'aviateur, en train de nous faire ses confidences dans un décor de villages en feu ébranlés par le tir de l'artillerie. « Nous sommes une génération maudite ! » dit-il. « Nous sommes nés dans la guerre et nous mourrons dans la guerre. Je n'ai pas eu une jeunesse heureuse. Mes parents étaient de pauvres ouvriers, et, pendant les années de la crise, j'ai fait partie des chômeurs et j'ai aussi conspiré les nazis. Nous ne reculions que devant les coups de matraque de la police. Et maintenant, voyez-vous, camarades, le chômeur débrayé de jadis est devenu un héros avec un tas de choses qui pendent sur sa poitrine. » Il passa la main sur sa tunique avec un geste de joueur de harpe. « Tout cela est très beau, mais ce n'est pas le principal ! Voyez-vous, camarades, je ne suis plus comme un chien qui s'enfuit devant le bâton. Je suis enfin un homme qui a sa situation. Je ne crois pas que je m'enrichirai dans cette guerre, je ne crois même pas que je lui survivrai. Mais en disparaissant je pourrai dire : quelle belle vie j'ai eue ! »

L'adjudant est tombé l'année dernière. Il avait raison. Son sort a été celui de toute une génération. Quant à moi, mes premières impressions d'enfance ce sont également assombries par les tristesses de la guerre. Ma mère me disait que nous avions perdu une guerre. Je ne la comprenais pas. Je la regardais seulement fabriquer, avec du papier de soie de couleur et du fil de laiton, de petites fleurs de papier qu'elle nous remettait dans une corbeille afin que nous les offrions aux soldats qui, venant d'Aix-la-Chapelle, se dirigeaient vers Cologne, franchissaient le Rhin et marchaient vers l'Est. Elle nous disait : « Peut-être trouverez-vous votre père. »

Les jours se passaient dans une vaine attente et nous autres, jeunes, nous étions fiers quand nous pouvions aider notre mère. Nous avions toujours faim. Pendant des années, nous avons rêvé à une chose que ma mère m'avait décrite et qui m'apparaissait aussi lointaine qu'une vieille légende : un petit pain de

froment avec du beurre ! Aujourd'hui, je sais pourquoi ma mère avait de fréquents évanouissements à la maison ou dans la rue, pourquoi, à travers nos larmes, nous la voyions ramener par les voisins, c'était la faim !

Un jour, les soldats allemands s'arrêtèrent de passer. Une couverture grise et le souvenir du bruit de leurs bottes qui, pendant des semaines, retentit à nos oreilles, fut tout ce qui nous resta d'eux. Et ensuite vinrent les Canadiens. Je les vis passer au trot de leurs chevaux, armés de leurs fusils, les traits tirés sous leur chapeau à large bords. Ils avançaient prudemment dans les faubourgs déserts. Derrière eux suivaient l'infanterie et la file interminable des voitures du train des équipages.

Mon père ne revenait toujours pas.

Un peu plus tard, des soldats anglais furent logés non loin de nous dans une salle de bal. Ils arrivèrent dans des camions couverts de bâches kaki. L'un des soldats me donna deux gros morceaux carrés de pain dur et me fit signe, car je ne pouvais pas les comprendre, de les cacher dans ma poche pour que le sergent ne les voie pas. Je regardais avec étonnement, sans comprendre. C'était la première fois qu'on me faisait cadeau de quelque chose ; je me sauvai.

Tu me diras que c'est là une preuve d'humanité de la part des soldats britanniques envers la population allemande. Mais il n'en est pas ainsi. En effet, je n'étais alors qu'un enfant et les enfants ont toujours été en dehors des folies des hommes. Je dois te dire aussi que ce qui s'était produit là, c'était justement ce dont nous ne voulions pas. Aujourd'hui je comprends pourquoi je me suis enfui. Ce n'était pas la peur. C'était la honte d'une pauvreté à laquelle nous avait condamné le blocus de votre « vieille génération ».

Et puis un jour, mon père arriva. Par manque de charbon, nous nous tenions dans la cuisine remplie de la vapeur de la marmite qui bouillait sur le feu. Mon petit frère était assis près du fourneau, car il avait toujours froid. Soudain la porte s'ouvrit : c'était notre père ! Je vois encore aujourd'hui tous les détails de son visage barbu et me rappelle tous ses mouvements. Il s'arrêta sur le seuil et nous nous regardâmes réciproquement. Il n'y eut pas un mot. Alors, il se débarrassa lentement de son sac qu'il posa à terre et qu'il ouvrit. Ses mains plongèrent à l'intérieur et en retirèrent six boîtes rondes de fer blanc dont il fit une tour. Des conserves de viande ! Nous regardions avec stupéfaction. Il retira encore du sac quatre petits flacons bouchés par un couvercle à vis. L'un d'eux avait autrefois contenu du cirage et ma mère l'avait envoyé sur le front par la poste militaire. Notre père le rapportait maintenant plein de graisse jusqu'au bord. Nous autres, enfants, nous nous sentions hypnotisés par ces trésors. Soudain ma mère poussa un cri et se précipita en avant : la tour de conserves s'écroulait sur le sol.

Les années qui suivirent furent consacrées aux efforts que nous fîmes tous pour rétablir la santé sérieusement ébranlée de ma mère.

Coup après coup, nous continuâmes à être frappés. L'inflation vint. Je ne pense pas que tu puisses te faire une idée de ce que cela signifiait. Tu auras peut-être ri en lisant dans les journaux qu'en Allemagne il fallait un milliard de marks pour acheter une boîte d'allumettes. Peut-être vous êtes-vous amusés à calculer combien de temps il fallait pour compter un trillion en billet de banque. Mais nous ne trouvions pas cela drôle. Tous les jours nous allions chercher mon père



« Assombri par les tristesses de la guerre... » Au cours de la première guerre mondiale, 13.837.000 Allemands furent mobilisés. Du 1er au 10 août 1914, 1,3 million de volontaires se présentèrent. Tous luttèrent contre des forces très supérieures, afin de préserver l'Allemagne de l'anéantissement. Trahie par de lâches politiciens, l'armée allemande, forte encore de 21² divisions, se retira, invaincue, du champ de bataille



«...Mon père ne revenait toujours pas...» Contrairement aux promesses solennelles du traité de Versailles, une grande partie des prisonniers de guerre allemands ne furent libérés qu'en 1920. En pleine paix, des officiers et des soldats allemands moururent des suites de maladies contagieuses dans des camps de prisonniers, tandis que le blocus de la faim contre la population allemande ne cessa que fin 1919

à son bureau et courions acheter quelque chose à manger avant que le mark ait de nouveau perdu de sa valeur. Je me souviens encore de mon étonnement quand je vis ma mère poser sur le comptoir du boulanger le contenu d'une sacoche pleine de billets neufs de mille marks pour payer un pain. Dans les vitrines pendaient de grosses pancartes qu'on appelait multiplicateurs et qui portaient le chiffre par lequel la monnaie d'inflation devait être divisée pour donner la valeur-or.

Notre ville natale fut envahie par des voyageurs étrangers, particulièrement par des Américains. Ils étaient tout puissants, car leur billets avaient la valeur-or des chiffres qui y étaient imprimés. Les « oncles » d'Amérique emportaient avec eux, de l'autre côté de l'océan, des milliards de marchandises raflées dans la grande « liquidation » de l'Allemagne. Le modeste héritage de mon père fondit comme la neige au soleil et se réduisit finalement à la somme nécessaire à l'achat d'une paire de souliers d'enfant. Les assurances qui devaient couvrir les frais de nos études se transformèrent en chiffons de papier sans valeur.

Nous allâmes quand même au lycée... Chaque nuit, j'entendais dans le bureau de mon père le bruit de la machine à écrire qui lui permettait de gagner de quoi acheter le complément de ce qui nous était indispensable. Nous étions des enfants comme les autres, aimant les sports, les jeux en plein air et pas très portés aux études, ce qui faisait de nous des mauvais élèves. Nous éprouvions déjà, à cette époque, une méfiance invincible à l'égard de nos professeurs, dont la sagesse nous paraissait pleine de déloyauté. Nous nous souvenions encore du temps d'avant-guerre, où la vie était si belle. Nous regardions avec curiosité ces hommes remplis de dignité qui avaient autrefois servi la monarchie. Tout cela était loin à présent. Et ces mêmes hommes nous parlaient avec émotion de l'aube de la Révolution française et des merveilleuses possibilités de la démocratie. Mais leur regard était faux. Nous les haïssions avec le sûr instinct de la jeunesse. Nous haïssions leurs fêtes mensongères, célébrées avec des lauriers de location et des bustes de plâtre du président Ebert. Un seul parmi les professeurs avait de l'influence sur nous. Il était sévère, mais nous l'aimions sa droiture et son affection, qu'il s'efforçait de dissimuler. Au cours des excursions scolaires, il nous parlait de la guerre et de la batterie qu'il avait commandée en France. Ce qu'il disait était simple, rude et sain.

Où, qu'avait donc été cette guerre ? Nous grandissions lentement et voulions savoir pourquoi deux millions de soldats allemands étaient morts. Nos livres d'Histoire nous parlaient de batailles, et nos professeurs nous disaient que tout cela avait été en vain. Mais nous nous rebellions ! La jeunesse cherche toujours son propre idéal ; une chose désespérée nous paraissait digne de fidélité. Dans un album de mon père, je trouvai une photo du dernier empereur allemand vêtu d'une magnifique cape de général ; à l'arrière plan, une grande bataille faisait rage, au milieu du feu et de la fumée.

J'allais cueillir dans un bois des feuilles de chêne et j'en fis un cadre pour la photographie que je clouai au-dessus de mon lit. Puis je retirai du bureau de mon père sa Croix de fer qui s'y trouvait depuis des années, à côté d'un insigne et de jumelles de campagne. Je la pendis au-dessous du portrait de l'empereur. Le soir, quand mon père entra à la maison, il me demanda avec surprise ce que j'avais fait là, me disant que toutes ces choses appartenaient au passé depuis longtemps. Pour la première fois de ma vie, je pleurai sans pouvoir me calmer et quand il me caressa la tête pour me consoler, mes sanglots redoublèrent. Aujourd'hui, je sais pourquoi je pleurais. Je pleurais mon enfance sans idéal, sans pouvoir m'expliquer là-dessus.

Je grandis et les années m'apportèrent tellement de problèmes à résoudre que j'oubliai ces choses pendant longtemps. Nous nous permîmes alors nos premiers voyages d'été, et notre situation sembla peu à peu s'améliorer. Nous aimions beaucoup recevoir dans notre maison et nous avions beaucoup de visiteurs. C'est ainsi que nous fîmes connaissance, toi et moi. Nous reçûmes aussi un visiteur qui pendant les années d'occupation avait été employé à la cantine des troupes anglaises. Il avait alors commis des détournements et s'était vu exclure honteusement de l'armée britannique. La vie, depuis, lui avait souri. Il raconta qu'il était parti en Indes et avait dirigé là-bas une compagnie de jeunes gens écerclés. Il nous montra une photographie qui le représentait comme un important personnage, rayonnant dans sa tenue blanche et sous son casque tropical au milieu de ses serviteurs de couleur.

Pourquoi n'avions-nous pas de bateaux parcourant comme les vôtres le monde entier ? Pourquoi n'avions-nous pas de colonies et pourquoi étions-nous si pauvres qu'un voyage de quelques centaines de kilomètres était pour nous quelque chose d'extraordinaire ? Pourquoi chez vous un bon à rien était-il un grand personnage ? Je pouvais voir que chez nous des académiciens, des docteurs et d'éminents savants devaient, pour se nourrir, copier des adresses. Dans les ports du Rhin, je voyais des bateaux inutilisés, amarrés les uns à côté des autres. Sur les quais, des moutons paissaient l'herbe qui poussait entre les grues électriques. Aujourd'hui, nous savons tous deux pourquoi. C'était la haine de la « vieille génération » qui considérait comme utile de maintenir l'Allemagne et ses habitants dans une étroite dépendance économique, sans vouloir comprendre qu'une paix véritable ne peut être fondée que sur la justice et l'humanité.

A cette époque, je voulais devenir marin et j'allais voir tous les films qui faisaient revivre les actions d'éclat de la marine impériale. Quand, par exemple, les dernières images qui passaient sur l'écran représentaient le petit croiseur « Emden » fendant la mer écumeuse et que l'orchestre, car il n'y avait pas encore de films sonores, jouait notre « Flaggendlied », je me sentais dévoré par un feu intérieur. Il en fut de même quand je vis passer devant moi les formations politiques en train de chanter des refrains de soldats. Tout cela parlait d'une grandeur qui nous avait abandonnés depuis longtemps. Les journaux étaient pleins de scandales, de meurtres passionnels, de bagarres entre étudiants pour une élève de



« ... dans les vitrines pendaient de grosses pancartes ... » A la suite du diktat de Versailles la fortune nationale allemande baissa de 320 à 220 milliards de marks. Le luxe des agioteurs de bourse éclaboussa la détresse du peuple. Au moment où dépérissait la bourgeoisie, autrefois classe prépondérante de l'Allemagne, ce grand pays ressemblait à un tuberculeux dont les joues enflammées paraissent rayonner de santé



« **Je pleurais mon enfance sans idéal...** » Sous la protection des puissances occupantes, les traîtres se livraient dans les régions occupées à leur infâme besogne. Bravant toutes les mesures répressives, le peuple allemand, les ouvriers en particulier, s'opposèrent avec succès aux menées des séparatistes de Rhénanie, des insurgés polonais et des armées des bolchevistes dans toutes les régions du Reich où ceux-ci crurent avoir trouvé un terrain favorable



« ... immolés à l'idole de la rationalisation ... » En 1932, au point le plus aigu de la crise, on enregistrait en Allemagne plus de 7 millions de chômeurs. Un tiers du peuple allemand se voyait privé de l'indispensable. La jeunesse universitaire était réduite à la mendicité, sans aucun espoir de salut.



«...je pourrai dire: Quelle belle vie j'ai eue... » Le déficit des naissances en Allemagne, consécutif à la Grande Guerre, fut de l'ordre de 3 millions et demi. La génération de l'immédiat d'après-guerre fut si cruellement touchée par les clauses du traité de Versailles qu'elle souffrit, pour les trois quarts, de sous-alimentation continue. Sa santé morale fut compromise par la dissolution des mœurs de l'après-guerre. C'est pourtant cette même jeunesse qui affirme sa vaillance sur les champs de bataille de la deuxième guerre mondiale. Notre photo montre le lieutenant Marseille, aviateur de chasse, né en 1919.

première, de kracks financiers, d'accidents de chemin de fer et de procès de compagnies d'assurances.

Le relèvement n'avait été que factice et plus que jamais le spectre de la misère assombrissait l'avenir. Nous devions faire des économies et chaque fois que je souhaitais quelque chose, un ballon de football ou un nouveau costume, je recevais toujours la même réponse : nous n'avons pas d'argent !

Je ne faisais pas alors grand cas de la politique. Trop souvent on nous avait trompés et nous ne savions que trop de discours et promesses ne font pas pousser un seul brin d'herbe. Sans grand intérêt, je regardais passer communistes, sociaux-démocrates, républicains, casques d'acier et nationaux-socialistes. La seule chose par quoi ils attiraient mon attention était l'attitude résolue qu'ils avaient en marchant et la force entraînée de leurs chants. Je remarquais qu'ils chantaient tous les mêmes chansons. Les textes différaient, il est vrai, ils s'opposaient même parfois, mais la mélodie était toujours empruntée à une marche des anciens combattants du front. Les temps se troublèrent davantage et la crise grandit de jour en jour. Le spectre du chômage prit des proportions gigantesques. Les syndicats et les économistes trouvaient, il est vrai, d'heureuses expressions pour le définir. Ils combattaient la misère allemande avec des slogans, avec la « rationalisation ». Ce mot planait sur notre vie et sur notre sommeil. Tous les jours, des hommes se voyaient privés de sommeil et immolés à l'idole de la « rationalisation ». Bref, on en vint à vouloir nous persuader qu'il était sage et utile de ménager les organes délicats de notre corps et qu'il fallait mettre fin à l'habitude dangereuse de manger, pratique désastreuse pour les parois de notre estomac.

Le livre tendancieux d'Erich Maria Remarque « A l'ouest rien de nouveau », ouvrit une discussion littéraire interminable sur la Grande Guerre. Les divergences d'opinion s'affrontèrent avec passion à ce sujet. Mais de tout cela, il sortit une claire définition de la nature de la guerre, que nous avions si peu souhaitée. Nous n'étions pas encore des hommes, mais nous savions exactement ce qu'était un pilonnage et une contre-attaque, nous connaissions le pouvoir meurtrier d'une mitrailleuse en terrain avancé et nous étions familiarisés avec les terribles réalités de la mort dans la bataille.

Je résolus, à la fin de mes études, de suivre des cours de photographie, car les professions académiques étaient barrées sans espoir. Je fis mon apprentissage et dans quelles conditions ! Pendant un an, j'exécutais les travaux les plus sales, commençant par le bas de l'échelle.

Les oppositions politiques devenaient plus aiguës et le combat qui se livrait

commençait à imprimer son caractère à la vie publique et à la rue. Je suivais tout cela avec passion mais m'en tenais éloigné. Les organisations politiques de combat commençaient à s'armer et une guerre civile sournoise s'étendait sur l'Allemagne. Mes parents étaient fatigués ; ils n'aspiraient qu'à demeurer dans la paix fragile et dans l'indifférence qu'ils avaient si chèrement payées.

En dehors de mon travail, je faisais du sport, je boxais, nageais, faisais du ski et du hockey. Au cours d'une partie de ski, nous reçûmes la nouvelle que le parti national-socialiste, sous la conduite d'Adolf Hitler, avait pris le pouvoir. Ce que tous les partis réclamaient depuis des années s'était enfin réalisé : l'homme énergique était trouvé et l'on verrait maintenant s'il pourrait donner à chacun ce qu'on attendait de lui.

Comme, jusqu'à la prise du pouvoir, je n'avais appartenu à aucun parti politique, je ne sollicitai pas mon admission dans le parti national-socialiste. D'abord parce qu'il m'était désagréable de passer pour un opportuniste, et ensuite parce que cette formalité n'était nullement nécessaire pour faire son chemin dans le Reich. Mon père s'était battu sur le front pendant plus de quatre ans et avait ensuite travaillé. Je travaillais et me battrais également si besoin était. Cela suffisait. Les choses ne se sont jamais passées comme les émigrants ou certains agitateurs vous les ont présentées. Il n'était nullement besoin du livret du parti pour pouvoir travailler ou pour jouir des fruits de son travail. Dans le nouveau Reich, tout ce qui était un obstacle à l'unité fut rapidement et impitoyablement balayé. L'Allemagne devint alors ce que vous êtes déjà depuis des siècles : une nation unie. Nous fîmes table rase de tout et nous nous mîmes au travail avec ardeur pour bâtir notre nouvelle maison. Mais pour votre « vieille génération », la volonté du peuple allemand de reconquérir le niveau de vie que tout peuple civilisé possède, passait déjà pour une menace.

À la fin de mon apprentissage, je voyageai pendant un certain temps avant de me créer une existence indépendante. J'eus du succès, les commandes s'accumulèrent. Pour la première fois, je commençai à prendre confiance. L'argent que l'on me donnait avait une valeur et me permettait d'acheter des choses qui en avaient une également. Les chômeurs disparurent des rues. Les querelles de partis avaient définitivement cessé et l'on voyait apparaître une jeunesse qui, de nouveau, avait le droit de rire.

Ma profession me conduisit souvent à l'étranger. Tu sais que je parle quelques langues étrangères et que je possède une certaine facilité à m'entretenir avec autrui et à comprendre les idées que l'on m'expose. Il n'existait aucun peuple au monde qui m'inspirât de l'antipathie. L'esprit ouvert et joyeux, j'ar-

La haine de la vieille génération

rivai à Paris où j'admirai le luxe et l'élégance des Français et la facilité de leur vie. A Londres, j'appréciai l'objectivité et le flegme des cercles dirigeants de votre empire. Je souhaitais le commencement d'une ère de collaboration.

Avec une surprise toujours plus grande, je m'apercevais que votre attitude envers nous était influencée par la haine infernale que nous portaient des traîtres exilés et des banqueroutiers émigrés.

En voici un simple exemple. Lorsqu'en 1936 je revins de Londres, où je vous avais fait une visite, il se révéla à la frontière franco-belge que par une faute du consulat de Belgique à Cologne mon visa de transit n'était pas valable pour le retour. Deux fonctionnaires de la police examinèrent mon passeport à la première gare belge et déclarèrent que pour la somme de dix francs belges je pourrais obtenir le visa manquant. Tu sais combien rares étaient alors les devises, car l'Angleterre avait déjà commencé, avec succès, à nous fermer le marché mondial. Tu te souviens encore de nos conversations à ce sujet. Bref, le hasard voulut que je n'aie pas sur moi cette somme ridicule en argent belge et je demandai qu'on me laissât payer la même somme ou une somme dix fois supérieure en monnaie allemande. J'offris encore de verser cet argent en devises belges au consulat de Belgique de Cologne. Le seul résultat de mes efforts fut que l'on me fit descendre du train, que l'on m'arrêta et que l'on marqua sur mon passeport : Transit refusé, visa incomplet. On m'expliqua qu'on allait me ramener d'où je venais, c'est-à-dire en France. Je répondis que je n'avais rien à faire là-bas et que j'étais assis depuis Londres dans un wagon qui n'avait fait que traverser la France. Je fus alors traité comme un criminel et placé sous une surveillance militaire dans un train omnibus qui m'emmena jusqu'à la frontière française. J'essayai par tous les moyens de me procurer ces dix francs ridicules en offrant aux voyageurs, qui me regardaient comme un pestiféré, de les échanger contre une grosse somme en marks. Je cherchai même à vendre un très beau foulard de soie qui avait dix fois la valeur du montant réclamé, et je donnai les raisons qui me faisaient désirer ce marché. On me repoussa et mes gardiens ne m'épargnèrent pas leurs sarcasmes. Il ne faut pas oublier que je parle couramment la langue du pays et que, par mon aspect extérieur, je n'étais pour tous ces gens-là qu'un inoffensif jeune homme de bonne famille. Je ne suis même pas comme tu le sais de ces blonds qui irritent parfois si facilement les habitants des pays latins. On me débarqua à la gare-frontière française. Aussitôt, arrivèrent des fonctionnaires de la police française qui se préparèrent, de leur côté, à m'arrêter. A ce moment, je perdis tout contrôle de moi-même et toute politesse et me mis à gratifier mes interlocuteurs de qualificatifs empruntés au plus pur argot parisien.

Ceci amena le chef de gare à une plus grande compréhension. Après avoir écouté mon histoire, il m'offrit de me prêter la somme nécessaire en francs pour aller jusqu'à Lille chercher de l'argent dans un consulat allemand. Il expliqua qu'il avait été prisonnier en Allemagne pendant la guerre et qu'il y avait été bien traité. Il me remit la valeur de RM 2,50 et je lui laissai en dépôt mon appareil photographique Leica d'une valeur d'environ 400 RM. J'allai jusqu'à Lille où je trouvai de l'aide auprès du consul d'Allemagne. Revenu à la frontière, je disposai de quelque cinq heures avant le passage du premier train.

J'en profitai pour me promener. Dépassant la localité où je me trouvais, je pénétrais dans la campagne et m'aperçus, sans avoir jamais rien vu de semblable, que je me trouvais sur un champ de bataille de la Grande Guerre. Des tranchées et des fortifications traversaient les champs, et dans les poulailleurs des fermes neuves, je vis des casques allemands servant de cuvettes à pâtée. Je réfléchis et me dis que la meilleure voloné ne servait à rien quand elle ne s'appuyait pas sur une force pour s'exprimer. Je pensai que nos pères avaient été mieux partagés que nous lorsque, bien des années auparavant, ils avaient défendu leur vie et la nôtre. J'envoyai au diable toute idéologie internationale, conscient qu'une arme chargée possédait plus d'autorité qu'un cœur débordant d'amour pour l'humanité.

Cher Frank Ashworth cela m'est déjà souvent arrivé ; c'est à l'étranger que je devins un nationaliste convaincu. Comment les choses se déroulèrent par la suite, tu le sais aussi bien que moi. Tandis qu'en Allemagne nous avions balayé la « vieille génération », cette dernière restait au pouvoir chez vous et déclarait la guerre au Reich, soi-disant pour délivrer l'Allemagne et le monde du nazisme. Ni toi ni moi n'avons douté un seul instant, pour rappeler un mot ancien (les Anglais disent Dieu et pensent cotonnades), qu'il ne s'agit uniquement de cotonnades. De cela et de rien d'autre.

Dès les premières campagnes de cette guerre, je remarquai qu'il n'y avait rien, dans les combats, qui fût nouveau pour moi. Les grandes épreuves de notre existence, nous les avons déjà traversées nous autres Allemands, alors que nous n'étions encore que des enfants. Sur les innombrables fronts de cette guerre déchaînée depuis près de cinq ans, la génération allemande d'après-guerre a fait preuve d'une endurance dont on ne l'aurait jamais cru capable. Avec un élan irrésistible, nous brisâmes le cercle qui nous enfermait et nous portâmes nos drapeaux à travers l'Europe jusqu'en Afrique et aux portes de l'Asie.

Lorsque j'ai dit que cette guerre n'était pour vous qu'une simple question

de cotonnades, j'ai fait allusion aux motifs qui ont poussé votre « vieille génération » à une deuxième guerre mondiale. Pour nous, il s'agit de plus que de cela : il s'agit de notre vie même.

Il y a dans cette guerre un front visible et un front invisible. Le front visible est circonscrit par les champs de bataille, les armées, les chars, les avions et les canons. Le front invisible n'a de limites que dans les cœurs. Pendant les trois cents dernières années, au cours desquelles vous avez édifié votre empire, vous avez oublié l'Europe. Cette dernière ne vous intéressait que dans la mesure où vous vous efforciez d'éviter ses problèmes afin de poursuivre en toute tranquillité l'édification de votre empire mondial. La fin de la Grande Guerre porta un coup fatal à vos privilèges, mais vous ne vous en êtes pas aperçu. Dans l'immensité de l'espace asiatique, a grandi, sous le poing de fer du communisme militariste, une formidable puissance qui portait inscrite sur les drapeaux de ses armées son rêve de domination mondiale. Cependant, par delà l'océan, grandissait également le monstre de l'impérialisme économique américain dont l'idée fixe était de faire de ce siècle le « siècle de l'Amérique ». Ces deux puissances contrariaient, dans la construction de leurs mondes respectifs, l'essence même de la fierté de tous les peuples européens, tout ce qui au cours de cinq mille ans avait contribué à former la civilisation du monde présent. Je ne te rappellerai pas que tous les pays, tous les peuples et tous les continents ont reçu l'influence de l'Europe, la lumière de la science et de la technique occidentales. Je ne te rappellerai pas non plus qu'il y a cinq cents ans, il ne se trouvait pas un seul blanc sur toute l'immensité du continent américain. Je veux simplement que tu conviennes avec moi que la force du monde spirituel européen repose sur le développement de l'âme humaine et de la personnalité.

Le monde de Lénine et celui du dollar ont élevé dans leurs temples les idoles de la masse, de la machine et du collectivisme. Il n'existe pas de contradiction entre la profession de foi du bolchevisme et celle du capitalisme. Ce sont les deux pôles d'un monde indivisible. L'un n'existe que par l'autre, comme l'ombre par la lumière et réciproquement. L'indigence de la pensée bolcheviste mécanisée et l'uniformité des idéaux américains se ressemblent comme un œuf ressemble à un autre œuf. Peu importe que le bolchevisme dise : « Tu ne dois rien posséder qui soit meilleur que ce que possède ton frère », ou que la propagande américaine des trusts industriels s'écrie : « Achète tes chaises chez Wamacker ! » C'est, chez l'un et l'autre, l'idéal du nivellement.

Il y a longtemps que nous avons abandonné la folie qui consiste à croire que l'électricité et la production en série puissent rendre la vie digne d'être vécue. Nous plaçons plutôt le sens de la vie dans ses rapports avec la nature, dans les secrets qui régissent la famille et les espèces, dans l'harmonie avec les lois millénaires du cosmos, qui se moquent des tableaux des calculateurs et de leur rage organisatrice. Nous croyons à ce que nous portons en nous-mêmes et nous souhaitons que chacun trouve en soi de quoi s'élever au-dessus du néant spirituel des chiffres pour devenir, dans toute l'acception du mot, un homme.

Nous nous refusons à devenir le rouage bien graissé d'une machine productrice universelle destinée à devenir sa propre idole.

La menace est terrible, et si seulement quelques-uns d'entre nos peuples l'ont clairement reconnue, le dernier même d'entre nous l'a au moins pressentie. L'Europe est prise entre deux géants qui ne se sont mis d'accord que pour briser sa résistance passionnée.

L'Angleterre n'a pas su entendre le commandement de l'heure. Aveuglée par des profits passagers de boutiquier, elle n'a pas vu que son existence, ainsi que tout ce qu'elle aimait, étaient menacés de disparaître dans la marée montante du nivellement. Votre « vieille génération » regardait haineusement, comme hypnotisée, les forces qui se mouvaient chez nous. Avec la rage impuissante des vieillards, elle s'allia aux puissances les plus intéressées à la disparition de l'impérialisme anglais. L'Angleterre est victime de la vitalité primitive et brutale de ses alliés. Sans livrer une seule bataille, elle a perdu ce que des siècles avaient édifié. Ton héritage et celui de tes camarades combattants est déjà dilapidé par des hommes impuissants à comprendre les droits des jeunes générations.

Les combattants sur les fronts ont clairement conscience de cela. Les dés sont maintenant jetés, le combat doit être mené jusqu'à une décision définitive et irrévocable. De quel épouvantail pourriez-vous bien vous servir contre nous ? De la perte de nos fortunes ? Nous n'avons jamais fait grand cas des richesses ! De la perte de nos vies ? Nous savons que la vie n'est digne d'être vécue que lorsqu'on a le courage d'être un homme ! Du spectre la « terreur nazie » ? Nous savons qu'elle n'a jamais existé. Mais il se révèle maintenant que les années d'épreuves qui sont derrière nous portent leurs fruits. Aucun bluff, aucune tentative de corruption, aucune menace ne peut plus avoir de prise sur nous. Nous avons déjà acquis cette sérénité quand la guerre commença.

Mais pourquoi te bats-tu, toi ! Pour Dieu ou pour une idole ? Je crois que tu n'en sais rien toi-même.

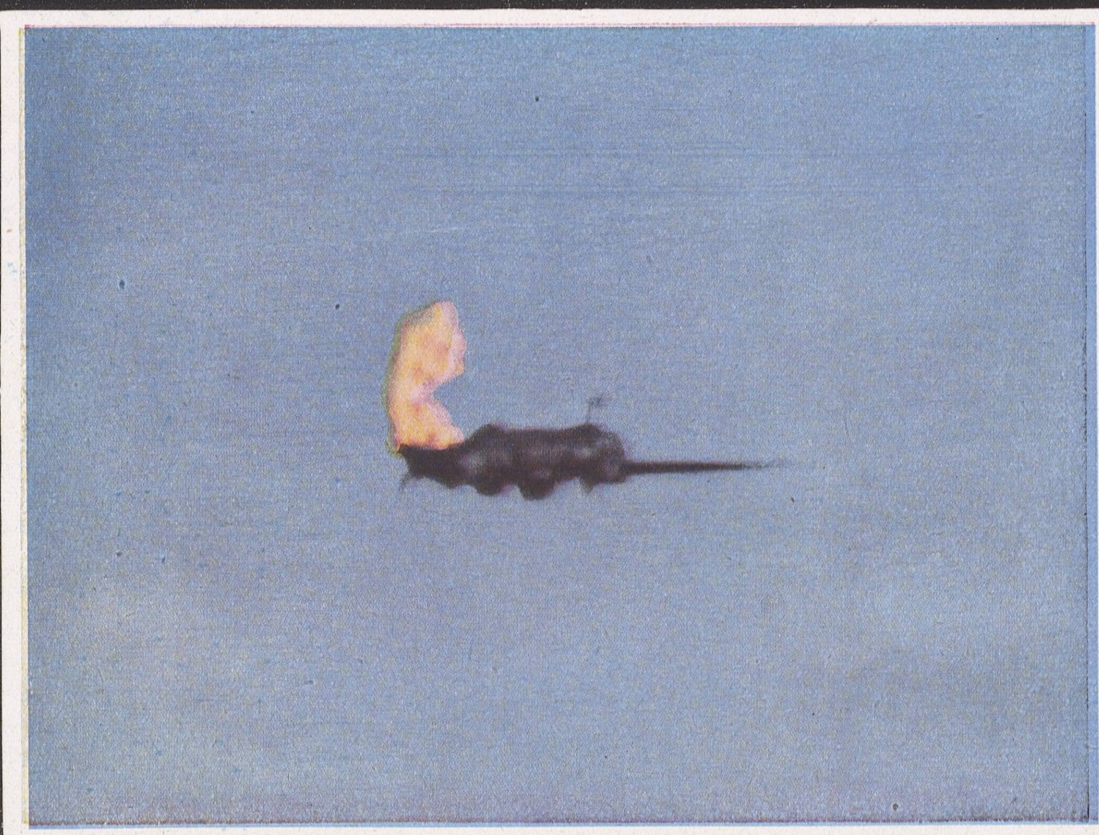
Maintenant que la dernière bataille a commencé, il faut que je te dise que si le hasard voulait que je te rencontre quelque part, je ne viserais pas à côté de toi. C'est un devoir sacré envers mon peuple et moi-même. Et si, une dernière fois j'ai voulu parler avec toi, Frank Ashworth, c'est parce que j'ai vu une fois en toi et en tes camarades ce que nous avons si souvent souhaité ensemble : l'autre possibilité...

Premiers instantanés en couleurs d'un avion frappé à mort en combat de jour

Le téléobjectif a fixé l'agonie d'un bombardier quadrimoteur anglo-américain. Déjà lui manquent une portion d'aile avec son moteur et la cellule de queue. Sur le bolide à la dérive, un homme reste, le parachute accroché au fuselage...



L'appareil bascule et l'homme tire sur les câbles, espérant se libérer encore



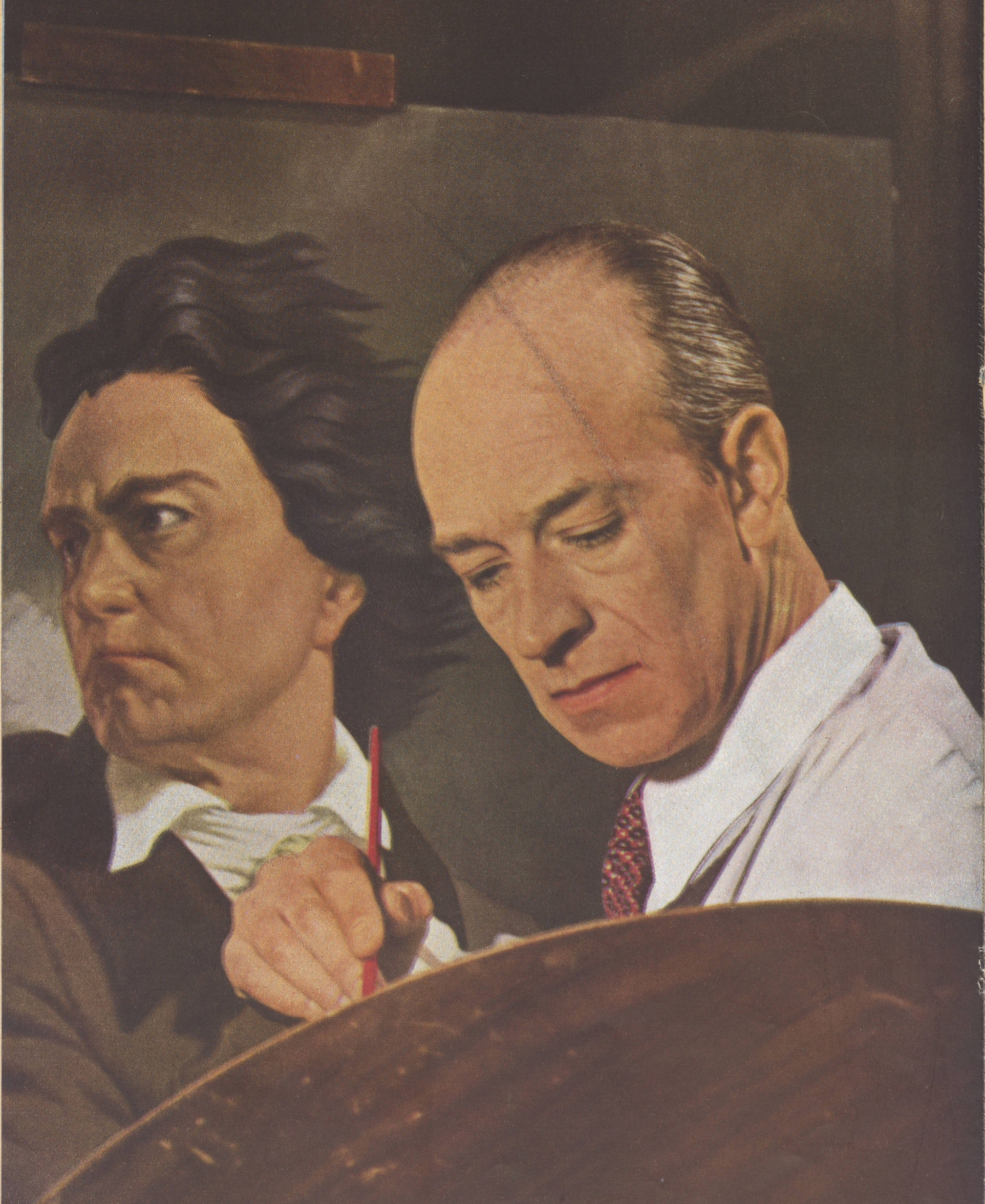
Après une descente en vrille de 5.000 mètres. Une seconde plus tard la machine va percuter au sol et exploser
Clichés du correspondant de guerre Wetterau (PK)



Voir aux deux pages suivantes:
Sur une route de Normandie. Les chars démolis et (photo de droite, en bas) les canons détruits des "libérateurs" anglo-américains jonchent les routes de Normandie
Cliché du correspondant de guerre Artur Grimm (PK)







Un portrait qui sera toujours demandé par toutes les générations: celui de Ludwig van Beethoven. Le peintre allemand Herbert Kamp procède aux dernières retouches

Peut-on remonter le cours du temps?

Suite de la page 11

Peut-on tirer des leçons du présent?

Voici le second point névralgique. Le morcellement de l'Allemagne aurait pour plus clair résultat de faire pénétrer plus rapidement le bolchevisme en plein continent européen. Depuis que l'armée rouge est parvenue, à l'ancienne frontière polonaise, la carence des puissances occidentales se révèle et le moindre geste leur reste interdit en faveur du pauvre confrère de l'est. Le drame des émeutes de Varsovie a confirmé le tragique de ce destin.

Les peuples, dit-on, sont fermés aux leçons de l'histoire. S'ils observaient du moins l'actualité ! Des bandes polonaises ont été recrutées contre les Allemands que l'on a cherché à frapper dans le dos au milieu de leur lutte épique contre les Soviets. L'armée allemande doit alors rompre vers l'ouest, les bandes polonaises restant à l'arrière. Celles-ci se voient décimer par les Soviets où trainées en Sibérie ! Voici un cas qui illustre notre exposé. Il s'applique partout, jusqu'à l'Atlantique, la Norvège, l'Espagne et le Portugal et

jusqu'en France. Les meneurs des dites bandes polonaises n'ont pas manqué de rêver au morcellement du Reich et à leur installation avec rang de gouverneurs, à Königsberg et à Breslau. La sottise humaine est sans borne sous l'empire de l'aveuglement. Quand les Soviets en vinrent à liquider les chefs des bandes polonaises, ceux-ci ont encore acclamé la Pologne à l'instant du coup de feu à la nuque, selon des nouvelles reçues de Lublin, en août. Macabre ironie du sort ! Il n'est pas un peuple d'Europe qui n'ait besoin de l'Allemagne pour vivre. Ainsi s'explique les sentiments qu'évoquent en moi l'aspect de Paris. C'est que l'inéluctable mêlée qui va suivre me sera aussi douloureuse que si elle allait avoir Dresde ou Munich pour théâtre.

Peut-on remonter le cours du temps? demandions-nous. Est-il possible que des étrangers à l'Europe parviennent à nous jeter les uns contre les autres au point que nous les déchargions du soin de notre asservissement en nous meurtrissant réciproquement nous-mêmes ?

CE QUI DEMEURE

Au regard de tout cela, paraît s'affirmer la pérennité de deux vérités, quel que soit le cours ultérieur du conflit :

1) La famille des peuples européens est entrée dans une ère qui implique une synthèse de la conscience nationale et de l'édifice ethnique et social

Tous ces peuples sont fatigués des abus de l'exploitation capitaliste qui les rongent du dehors ou du dedans. Ils aspirent à former une communauté socialiste à laquelle un cadre national est indispensable. Aucun d'eux ne voudrait être entraîné à la remorque de l'Asie soviétique.

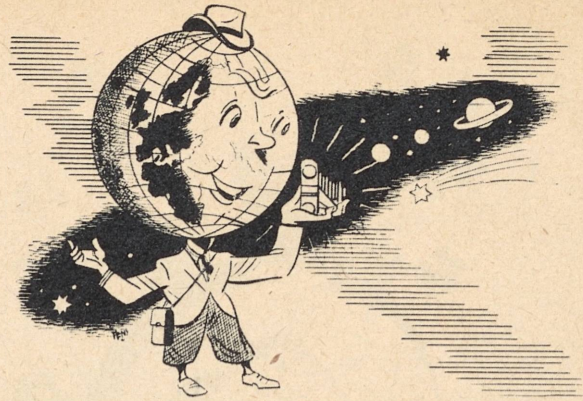
2) L'unité supérieure de l'Europe à laquelle la seconde guerre mondiale a donné corps risquera de moins en moins de disparaître. Programmes nationaux, projets socialistes ne sont ni imaginables ni viables en dehors de cette unité européenne élargie.

Territoire, population, énergies de chacun des peuples d'Europe pris séparément ne sauraient répondre adéquatement aux difficultés économiques et sociales qui s'accumulaient dès l'avant-guerre. Elles n'ont pu que croître depuis lors. Il s'ensuit qu'aucun groupe européen ne peut prospérer sur lui-même, tandis que ses voisins sont malheureux et désunis. La solidarité économique continentale est tout aussi inéluctable pour chacun d'eux que la solidarité socialiste dans le cadre de la nation.

Ces deux grandes vérités ont pris vigoureusement figure au cours de cette guerre. Les idées qui les animent devront donc survivre en dépit des efforts des puissances qui veulent remonter le cours du temps. Nous avions espéré jadis que des étapes sans heurts conduiraient peu à peu à l'unité de l'Europe. Il n'en a rien été. Des détours s'imposent après de rudes remous. Cependant, sur le vaste plan de l'histoire, l'unité de l'Europe qui, manifestement, donne son sens à toute notre époque, saura s'imposer. Je le crois, car je vois de quelle trempe sont les énergies vitales de notre continent. Et là où vibre une pensée qui exprime les nécessités de l'Europe, la réalisation fi-

nira par suivre. Il n'en a jamais été autrement et il n'en sera pas autrement.

Le crépuscule tombe et je regarde la place de la Concorde. Elle a été le point de départ de la Révolution Française qui fut, durant plus d'un siècle, le motif dominant de la pensée européenne. Rien n'y fit, ni la réaction des princes ni le congrès de Vienne. Les Français savent aujourd'hui qu'une autre idée doit exaucer le vœu de ce siècle ; ceux-là mêmes qui portent les armes contre les Allemands en sont au fond pénétrés. Ainsi, nul ne pourra s'opposer à la marche du temps. L'horloge en marquera le cours inéluctable jusqu'à l'heure où sonnera l'unité européenne.



Un cadeau au monde entier!

Il est un fait que partout on éprouve du plaisir à photographier avec les appareils Voigtländer, non seulement en Europe, mais sur tout le globe.

La situation spéciale qu'occupe l'industrie photographique allemande et qui est reconnue par tout critique impartial, est liée pour une grande partie au nom de Voigtländer. Ce fut Voigtländer qui construisit la toute première caméra en métal ainsi que le premier objectif pour la photo, calculé d'une façon scientifique. C'était déjà en 1840 et certainement un cadeau au monde entier, car cela permettait de donner au plaisir de photographier un essor formidable.

Bien que pour quelque temps des limites soient imposées au plein développement des créations Voigtländer, cette entreprise se trouvera de nouveau un jour au premier plan de l'intérêt mondial, se souvenant de ses obligations traditionnelles et de sa réputation universelle.

Depuis plus de 100 ans

Voigtländer

Tradition et Précision dans l'optique et la mécanique



L'Allemagne pittoresque a toujours été le pays de prédilection des touristes qui cherchent le repos. Mais pour reprendre ses forces, on a également besoin d'une bonne nourriture. Quand, après la guerre, les touristes se rendront de nouveau en Allemagne, en quête d'un bon hôtel dans un cadre enchanteur, leur satisfaction sera doublée des joies d'une table garnie de mets délicieux préparés avec art. A cette fin, des ingénieurs et des spécialistes construisent des cuisines et fabriquent des ustensiles de cuisine qui seront les témoins de l'hospitalité de l'Allemagne et de la haute qualité de ses produits industriels.

F. Küppersbusch & Söhne, Aktiengesellschaft



*Un modèle
d'organisation intérieure:
12 usines européennes s'intè-
grent utilement aujourd'hui
dans l'économie
de guerre*



PARFÜMERIE- UND FEINSEIFENWERKE



Bas de réputation mondiale

des

plus grandes fabriques de bas européennes
J. KUNERT & SOHNE, WARNSDORF, ALLEMAGNE

Les dents et les rhumatismes

On peut faire journellement cette constatation que l'importance des dents est en général très sous-estimée. Elles sont pourtant en relation étroite avec l'organisme tout entier, et l'état de la dentition est reflété par maintes réactions du corps humain. C'est ainsi qu'on a pu établir que de nombreuses formes de rhumatismes proviennent d'une mauvaise dentition. Pourrait-on trouver une meilleure preuve de la nécessité d'une méthode rationnelle pour nettoyer les dents et les conserver saines, solides et belles? Depuis plus de 10 ans, la maison Chlorodont cherche à éclairer le grand public sur l'hygiène dentaire. Ne manquez pas de lire les renseignements qui paraîtront dans les prochains numéros de ce périodique.

Chlorodont

vous explique comment soigner vos dents.

EN CETTE SIXIÈME ANNÉE...

COMMENT ILS VIVENT

« ...Ils doivent être, sans distinction de nationalité, traités et soignés avec humanité par la puissance belligérante entre les mains de laquelle ils se trouvent... »

Cette phrase figure dans l'article Ier de la Convention de Genève du 29 mars 1934, sur le traitement à appliquer aux malades et blessés prisonniers de guerre, convention reconnue et signée par toutes les nations civilisées. Bien que les ennemis de l'Allemagne n'hésitent pas à porter la guerre dans les foyers sans défense, massacrant femmes et enfants, celle-ci n'en respecte pas moins scrupuleusement ses obligations envers les prisonniers de guerre. Les aviateurs anglais et américains abattus lors de raids terroristes, et par suite tombés en captivité en Allemagne, sont l'objet des mêmes soins que les soldats allemands blessés. L'existence d'hôpitaux militaires spéciaux en est la preuve.

D'ailleurs, les blessés et malades en captivité ne sont pas les seuls qui requièrent des soins spéciaux. Tous les prisonniers en général en ont besoin. Toute captivité entraîne un brusque et profond bouleversement des conditions de vie et des habitudes. Et cette captivité, dont la durée dépend directement de celle de la guerre et qui ne saurait être prise à la légère, pourrait conduire, sans certains dérivatifs compensateurs, à la neurasthénie. Des sentiments d'hu-



Sport compensateur. Dans un hôpital réservé aux blessés des yeux, et peuplé surtout d'aviateurs anglais et américains, des prisonniers convalescents font de la culture physique pour récupérer leurs forces. On pratique tout particulièrement le saut à la corde au grand air et au soleil

Les premiers pas. En sautant de son avion abattu en mars 1944, le sergent Dennis Salt, de Birmingham, eut les jambes fauchées par une hélice. Opéré immédiatement par des médecins militaires allemands, il recommence à marcher avec des prothèses appropriées

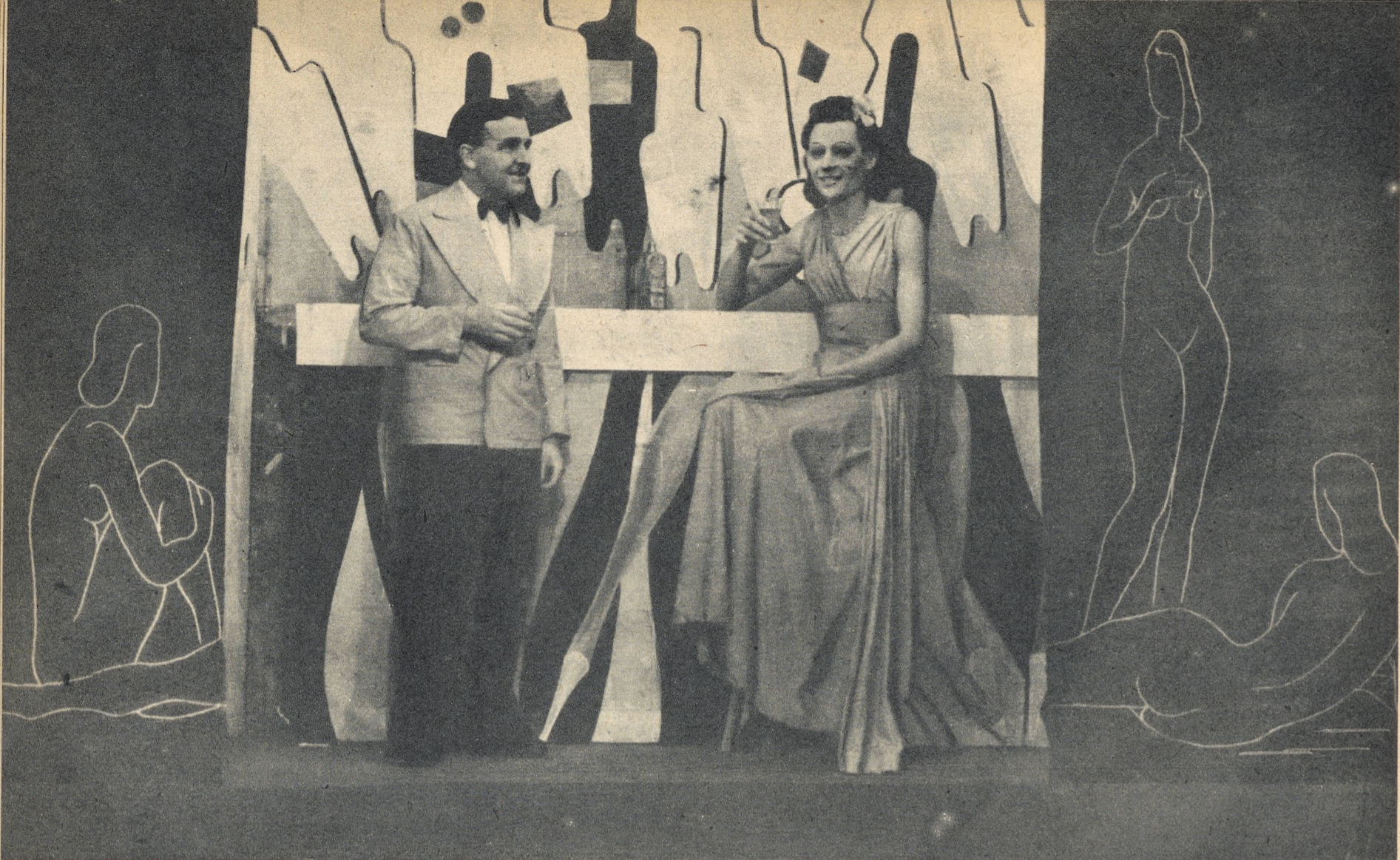


Traitement spécial. Le capitaine Sterling Price, de l'aviation américaine, fut abattu avec son appareil en novembre 1943. Brûlé gravement à la face, pendant cette chute, il fut l'objet d'un traitement spécial, pour reconstituer les chairs. Il est complètement guéri



Où est Londres. Le lieutenant Téren Horsfield, de Secunderbad aux Indes, a perdu la vue au mont Cassin en mars 1944. Il a été soigné et rééduqué dans un hôpital militaire allemand. On le voit cherchant la capitale britannique sur une carte en relief





COMMENT ILS VIVENT

Des pièces de théâtre figurent, dans tous les camps, parmi les distractions les plus appréciées. Acteurs et spectateurs y prennent un grand plaisir. L'image montre une scène de fortune pouvant cependant rivaliser, par son charme et son modernisme, avec celles des grands théâtres



On a créé dans tous les camps des chœurs et des orchestres qui, comme celui-ci, font preuve de virtuosité



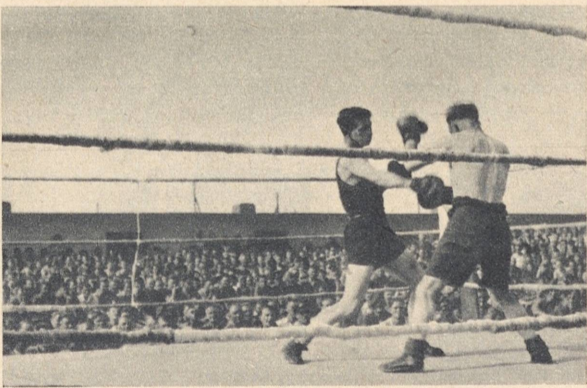
On trouve dans les bibliothèques de camp des ouvrages amusants et des livres d'étude. Il y en a pour tous les goûts



Les cours et les conférences scientifiques connaissent aussi l'affluence



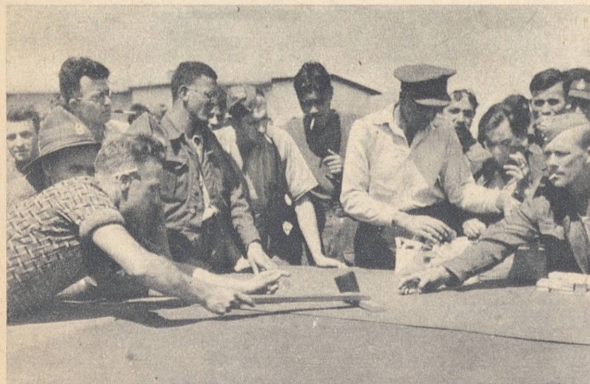
Les exercices corporels et les compétitions sportives n'occupent pas seulement les prisonniers; ils préservent leur santé



Un combat de boxe se déroule devant une nombreuse assistance et fait oublier la dureté des temps



Des matches de base-ball, sport national qui enthousiasme tant les Américains, se déroulent également



On a aussi une « salle de jeu » où la mise est non de l'argent mais une simple cigarette et qui distrait beaucoup



Les envois du pays sont l'occasion d'une fête qui révolutionne tout le camp



Et pendant les beaux jours on va se baigner dans un tranquille lac de forêt

EN CETTE SIXIEME ANNÉE...

manité exigent que la puissance au pouvoir de laquelle les prisonniers de guerre se trouvent fasse tout pour éviter d'aussi néfastes conséquences.

Tout est fait, par conséquent, dans les camps de prisonniers existant en Allemagne pour alléger, dans la mesure du possible, le sort des prisonniers de guerre. D'aucuns, parmi eux, sont déjà entrés dans leur sixième année de captivité. Et s'ils connaissent des conditions de vie supportables, qui ne sont sans doute pas le bien-être, ils le doivent à une organisation chargée de veiller à leur santé morale, en leur procurant occupations, distractions et loisirs.

Il s'agit moins d'ailleurs de distraire le prisonnier que de l'intéresser à quelque chose qui donne un contenu à sa vie. Un des moyens les plus appropriés est le théâtre et la musique. Ils occupent acteurs et exécutants en amusant spectateurs et auditeurs. L'activité corporelle, comme le sport et le jeu, ne doit non plus être sous-estimée. Le perfectionnement professionnel et l'enrichissement des connaissances peuvent être aussi de puissants dérivatifs. C'est pourquoi il leur est réservé une large place. Enfin, il s'agit de permettre au prisonnier de garder le contact avec son pays, en facilitant la célébration de son culte religieux — besoin qui occupe une si grande place dans la vie intime, et en organisant un actif échange de correspondance entre lui et sa famille.

L'hygiène dans les camps et les soins en cas de maladie sont à la base de tout. Mais le moyen le plus efficace pour combattre l'ennui est le travail. Une simple visite dans les kommandos nous révèle que, dans la mesure du possible, on emploie en Allemagne chaque prisonnier de guerre dans sa profession. Il connaît ainsi, bien que l'éloignement de son foyer soit une grave cause de souci, le bonheur d'une satisfaction intime, résultant d'un sentiment de devoir accompli. Aussi le prisonnier de kommando n'envie-t-il pas le sort de son camarade vivant dans un camp, où toutes sortes de distractions sont offertes, car il vit, lui, en étroite contact avec la vie. Et c'est cela qui lui rend ses années de captivité supportables.

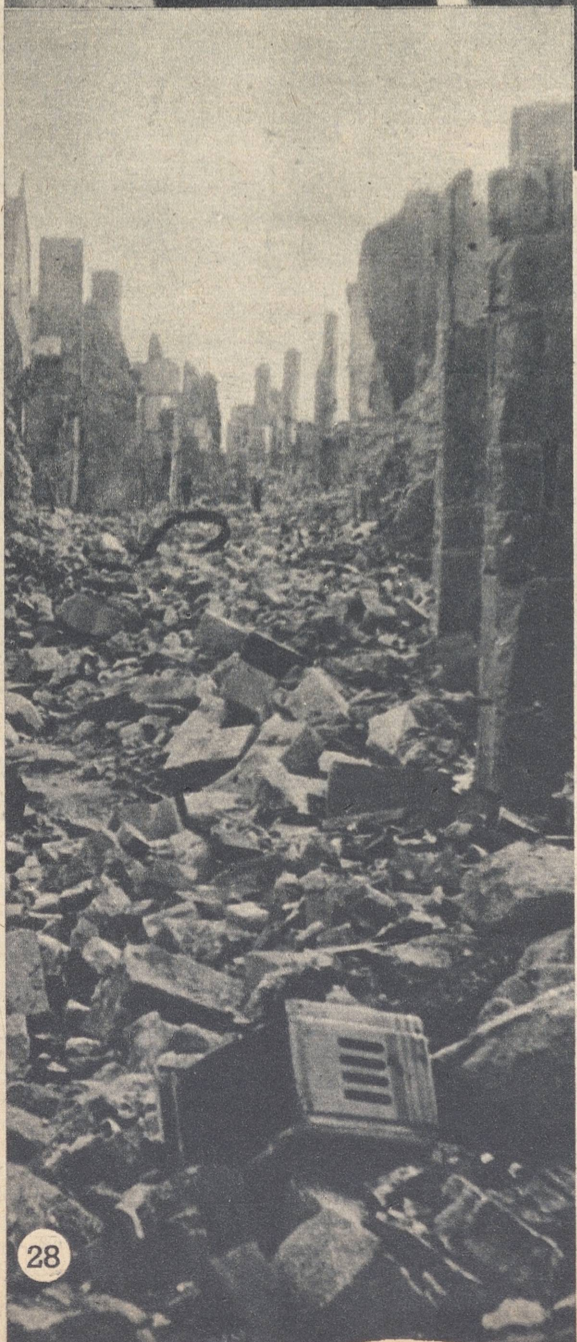
On a souvent constaté, après la guerre de 1914-1918, que nombre de prisonniers de guerre avaient conservé, une fois rentrés chez eux, des relations avec leurs employeurs allemands. Particulièrement les paysans avaient ainsi appris, bien qu'ils fussent prisonniers, à connaître et à aimer l'Allemagne, et en ce sens, à tirer parti de leur captivité.



La célébration de leur culte religieux est garantie aux prisonniers par la Convention de Genève. Voici une chapelle dans un camp de prisonniers hindous en Allemagne

Des prisonniers américains profitent d'un dimanche ensoleillé pour faire une excursion qui leur donnera une idée de l'Allemagne





« L'Europe libérée » Avec son drapeau blanc, signal des innombrables véhicules de fugitifs sur les routes du nord de la France, cette voiture, chargée à l'extrême, se trouve prise sous le feu des mitrailleuses des avions anglo-américains qui volent en rase-mottes. La route a été balayée, les fugitifs ont cherché un abri où ils ont pu. Ils ont préféré la fuite à une « libération » qui s'avance sur des monceaux de ruines (en bas, à gauche). C'est là ce qu'on appelle la « libération » de l'Europe! Les pages qui suivent montrent qu'il existe une autre Europe, d'un caractère tout différent



N CETTE SIXIÈME
NNÉE...



UNE PETITE EUROPE PRÈS DE POTSDAM

Au sud-ouest de Berlin, là où, dans des îles, au bord des lacs, sur les collines, et dans les prés où la Havel coule paresseusement, se trouvent les plantations d'arbres fruitiers qui transforment au printemps les paysages de la

marche de Brandebourg en une mer d'éclatantes floraisons.

« Signal » a visité l'un de ces innombrables vergers, qui, par son caractère, est un modèle des exploitations semblables que l'on trouve en Allemagne.

L'exploitation en question a une superficie de quatre hectares et demi. Elle produit surtout des fruits et maintenant, en temps de guerre, on y cultive aussi des légumes. La famille du paysan est établie là depuis 400 ans et

n'a cessé de travailler sur cette terre avec l'aide d'ouvriers agricoles. Maintenant ces travailleurs sont de nature très différente. On ne trouve pas moins de huit nations européennes représentées parmi eux.

Dans une exploitation rurale, près de Potsdam. Le paysan et ses aides se sont réunis de bonne heure, pour la distribution du travail de la journée: un Bulgare, un Russe, une Blanc-Ruthène, un Polonais, le paysan lui-même et une Ukrainienne. Et sur les photographies de la page ci-contre, nous voyons encore deux hommes qui travaillent avec les autres dans la même ferme: deux prisonniers, un Français et un Serbe. « Signal » a visité cette exploitation dont les travailleurs viennent de toutes les parties de l'Europe, et relate comment cette « famille de peuples », cette « petite Europe » travaille et vit en commun, en bon accord, symbole de la grande Europe future, capable de vivre heureuse et unie, sans le secours de « libérateurs » qu'elle ne désire pas

Cliché du correspondant de guerre Hanns Hubmann (PK)

UNE PETITE EUROPE PRES DE POTSDAM



Ce sont d'abord deux prisonniers de guerre : un Français et un Serbe. Tous les deux sont cultivateurs et, dans cette culture particulière de fruits et de légumes, nouvelle pour eux, ils ont dû faire leur apprentissage. Maintenant, le travail leur plaît, il répond à leurs aptitudes ; leur vie, qui les met en contact avec la réalité, a un but et leur permet de supporter plus facilement leur captivité, en cette sixième année de guerre.

Les autres travailleurs sont venus comme volontaires en Allemagne. Ils ne pouvaient plus subsister chez eux et on avait besoin d'eux en Allemagne. Ils ont donc tenté leur chance : le jardinier bulgare, la Blanc-Rhuthène, le Russe de la Volga, l'Ukrainienne, le Polonais et comme huitième, le charretier flamand.

« Signal » a interrogé le paysan et ses aides. Le paysan est très content d'eux tous et s'entend fort bien avec eux. Il y a eu au début des difficultés pour se faire comprendre ; mais quand les signes ne suffisaient pas, la bonne volonté a suppléé à l'insuffisance de la langue ; on a longtemps baragouiné et les choses se sont finalement arrangées. Aujourd'hui, ils savent tous suffisamment l'allemand pour comprendre les instructions du paysan et aussi pour se comprendre entre eux.

Pour chacun des volontaires, comme pour les deux prisonniers de guerre, le travail dans ce verger de la marche de Brandebourg est quelque chose de nouveau, bien qu'ils soient tous plus ou moins cultivateurs. Cela tient, sans doute, à ce que la culture maraîchère est différente et faite d'après d'autres méthodes dans leurs pays. Mais ils n'ont eu besoin d'apprendre que quelques détails extérieurs, ce qui s'est fait d'ailleurs rapidement. Ce qui a été peut-être plus difficile pour eux, c'a été de s'entendre entre eux, de s'habituer à une vie commune, de travailler ensemble. Chacun venait d'un monde différent et, bien que simples cultivateurs ne pouvant guère dire beaucoup à ce sujet, il leur a fallu s'adapter aux éléments étrangers et apprendre à se connaître et à se comprendre. Là était le problème pour eux et pour le paysan.

La solution a été heureusement trouvée.

C'est ainsi que ce petit verger du Brandebourg, au milieu du paysage des lacs formés par la Havel, avec au loin la silhouette de l'Eglise de la Garnison de Potsdam, forme un symbole de ce que peut être l'Europe future, symbole pour lequel combattent les hommes de ces pays dont les ouvriers travaillent ici, unis, ayant compris et déjà réalisé la pensée européenne.



Le huitième travailleur : le charretier flamand, chargé de transporter à la ville les fruits récoltés, et qui est bien avec tout le monde. On aperçoit, à l'arrière-plan, la tour de l'église de la garnison de Potsdam

Blanc-Rhuthène et Bulgare récoltent et semble les concombres savoureux, spécialité du Brandebourg. On les transporte dans des corbeilles légères à moins qu'on ne les fasse confire, comme des cornichons, dans le vinaigre



Les idées du général Vlassoff

d'après sa vie et ses œuvres

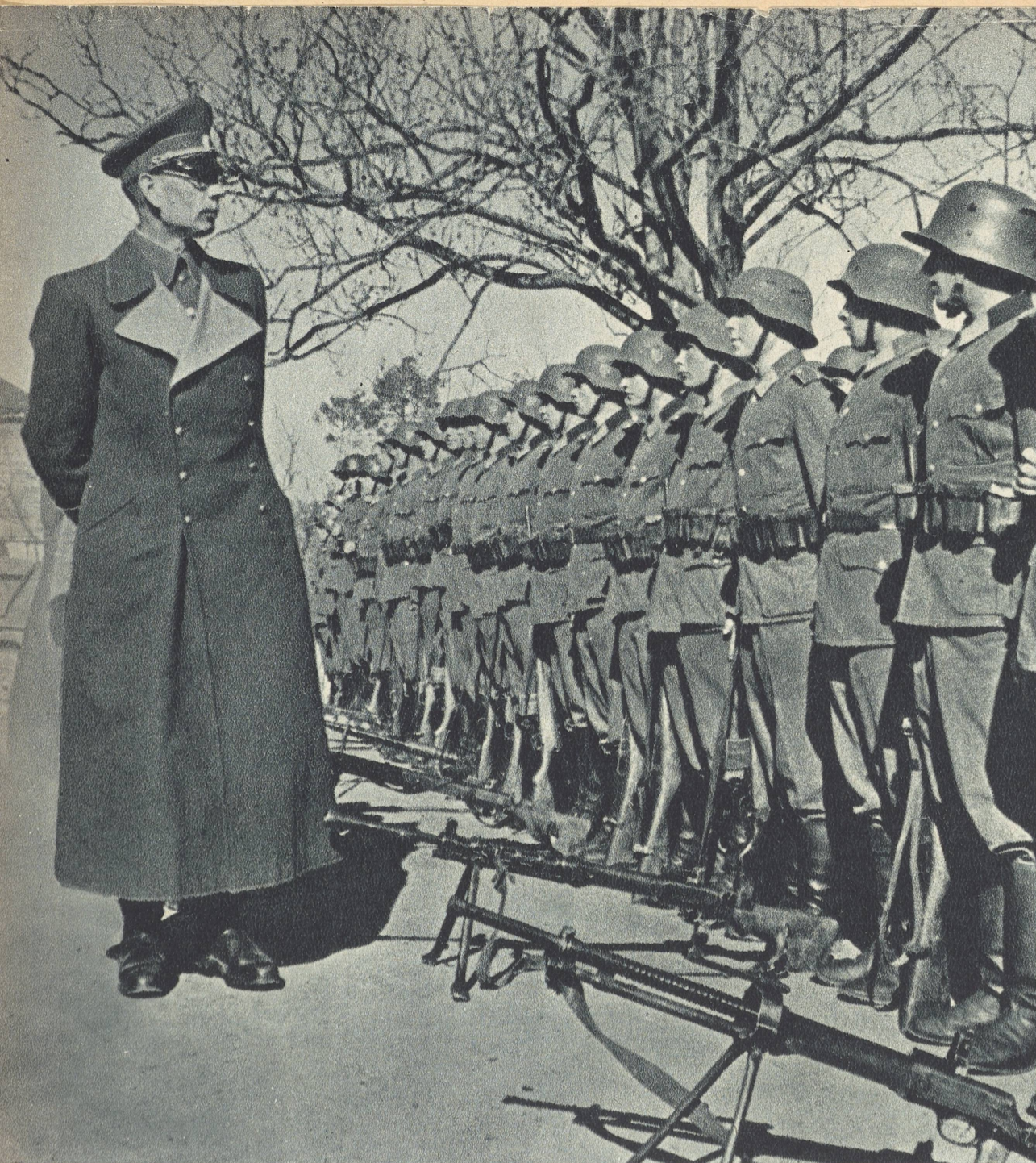
« Il m'est clairement apparu que le peuple russe a été entraîné dans cette guerre par le bolchevisme au profit de puissances étrangères et des capitalistes anglo-américains. L'Angleterre fut toujours l'ennemie du peuple russe. Elle s'est constamment efforcée d'affaiblir notre pays et de lui faire du tort. Pourtant, en se mettant au service des Anglo-Américains, Staline a vu la possibilité de réaliser ses projets de domination du monde, projets à la réalisation desquels il a su lier le sort du peuple russe et le destin de l'Angleterre. Il a précipité le peuple russe dans le conflit, lui infligeant des souffrances sans nom ; mais les souffrances de la guerre couronnent le calvaire que les peuples de notre patrie n'ont cessé de gravir au cours de 25 ans de domination bolcheviste. »

★

« Les Anglais ne réussiront pas à nous égarer ni à nous vendre aux Soviétiques. Aux Anglais nous n'avons qu'une chose à dire : « Si vous êtes pour la liberté et la fraternité des peuples, commencez donc par donner au grand peuple des Indes sa liberté. »

★

« Le désir du mouvement russe de la Libération de voir collaborer deux grands peuples a une large base historique. La géographie le justifie et l'économie lui promet le succès commun; il n'est pas d'obstacle actuellement qui, sous les pas de l'un de ces peuples ou des deux réunis, puisse compromettre un tel désir. Au contraire, il ne saurait qu'accentuer le rapprochement des deux grands peuples — russe et allemand — et sous son signe l'objectif commun de vaincre le judéo-bolchevisme n'en sera que plus vite atteint ».



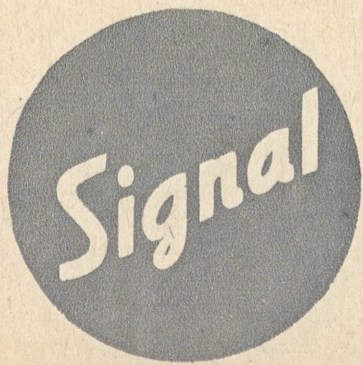
↑ Le général Vlassoff inspecte des formations de l'armée russe de la Libération avant leur départ pour le front

↓ Les membres de l'armée russe de la Libération servent dans toutes les armes dont doit se composer une armée moderne. Ils forment ici des unités d'artillerie (photo de gauche), et même des unités d'aviation (photo de droite)





LE REICHSFUHRER DES **SS HIMMLER REÇOIT LE GÉNÉRAL VLASSOFF**



La coopération active des peuples de l'Union Soviétique à la lutte contre le bolchevisme prend de plus en plus figure. Le général Vlassoff, personnalité des plus en vue du mouvement antibolcheviste et chef de l'armée russe de la Libération, rangée dans le camp allemand, vient d'avoir avec le Reichsführer des **SS** une entrevue qui permettra l'entrée en ligne de toutes les forces des peuples courbés sous le bolchevisme pour libérer la terre de leurs ancêtres.



Correspondant de guerre Hanns Hubmann

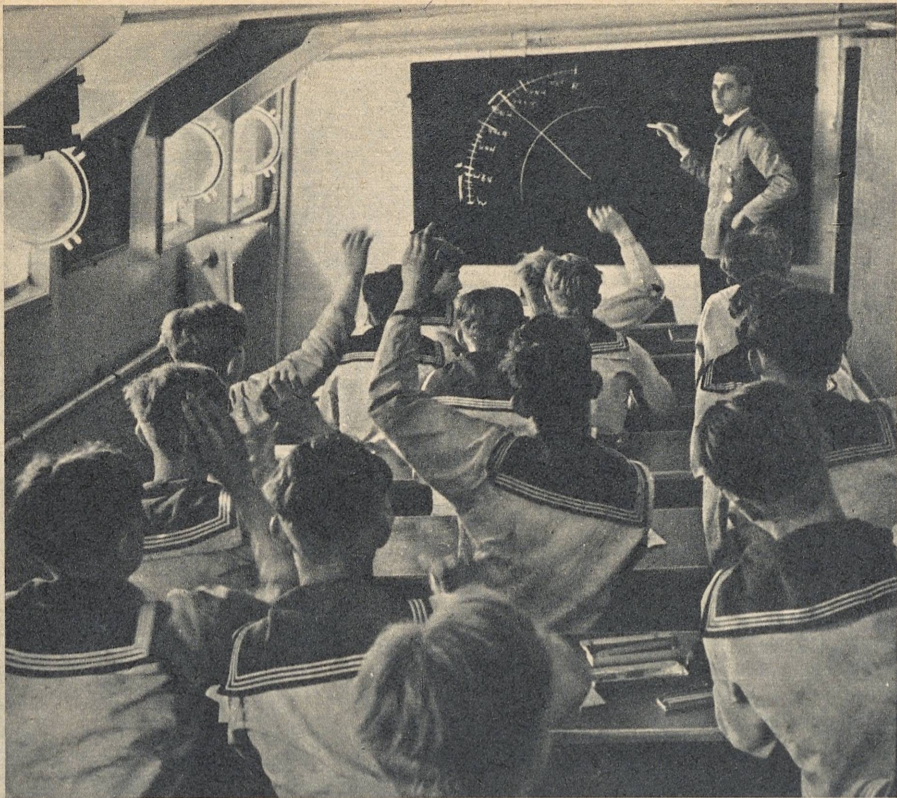
Recrues pour la flotte de commerce. Les jeunes volontaires de la marine marchande sont formés par quatre années d'études pratiques et théoriques.

→
Le "Commodore Johnsen" l'un des voiliers-écoles allemands que "Signal" a visité



POUR LE

COMMERCE MARITIME DE DEMAIN



Sur le pont et au-dessous. Le futur capitaine au long-cours étudie la météorologie, le service des signaux, les mesures de sécurité et la conduite du navire. Il doit d'abord apprendre le matelotage (photo du bas)



La première année. Chaque élève-officier débute comme mousse, qu'il sorte de l'école communale ou d'une école supérieure



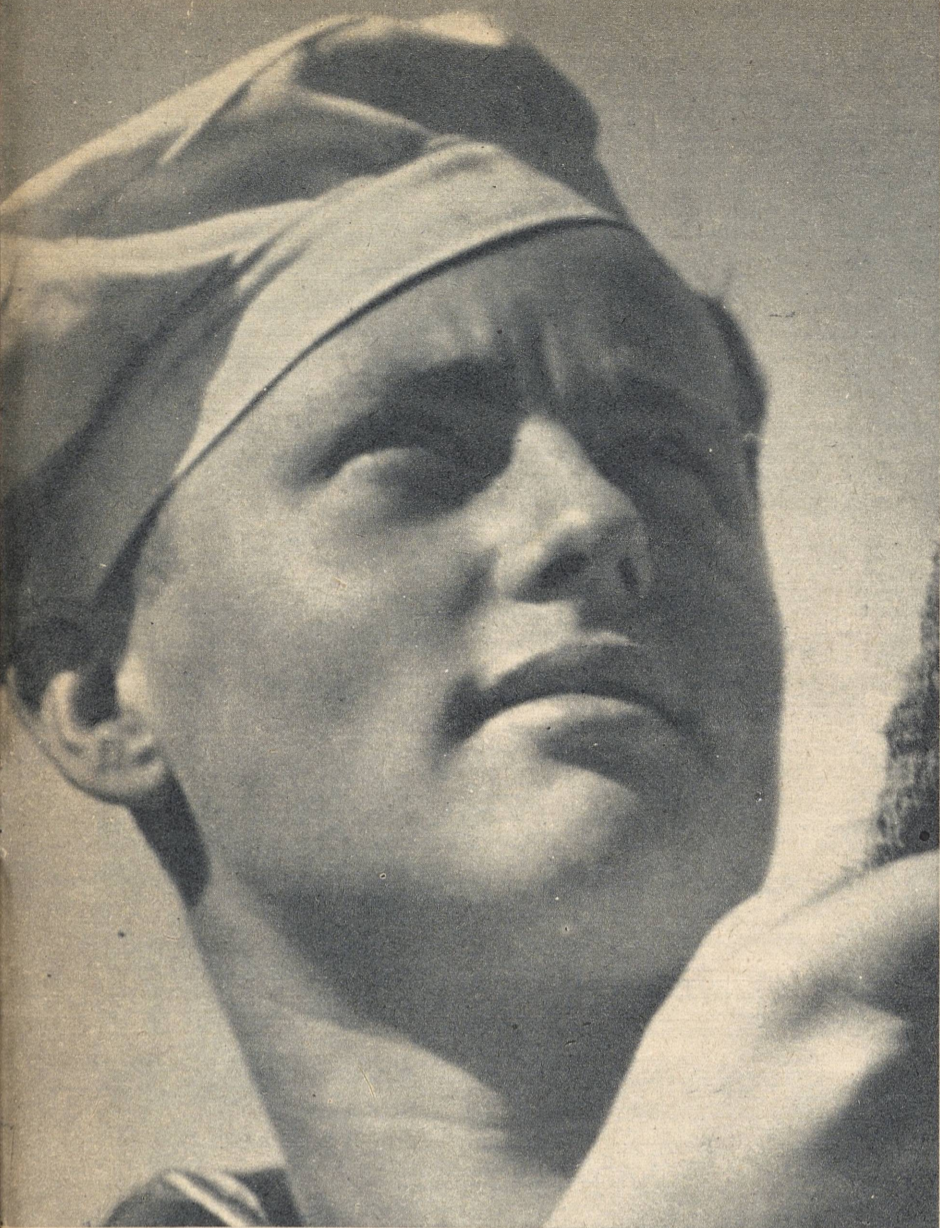
POUR LE COMMERCE MARITIME DE DEMAIN

J'ai demandé une fois à un capitaine, dont les ancêtres étaient des terriens depuis des générations, comment il avait eu l'idée d'aller en mer. « Voilà comment cela est arrivé, m'a-t-il dit: quand j'étais très jeune, j'ai visité une fois un voilier. Je me vois encore, assis sur un tas de cordes, savourant un gâteau dont le cuisinier du bord m'avait fait cadeau. Au-dessus de moi, les voiles se gonflaient sous le vent, le soleil brûlait et les planches du pont sentaient le goudron. J'étais à mon aise, je me sentais parfaitement heureux. A ce moment-là, je compris que j'avais trouvé ma voie. Peu de temps après, j'étais devenu mousse; mais la nuit je mordais mon hamac pour ne pas pleurer, tant le service de la journée avait été dur. Enfin, je m'y suis fait.

Le service est dur aussi sur un bateau-école, mais les jeunes élèves-officiers de 15 à 18 ans deviennent des marins accomplis. Si étonnant que cela puisse paraître, cette formation continue malgré la guerre. Cent cinquante mousses (sur un total d'environ 6.000) se trouvent avec leurs instructeurs à bord du quatre-mâts « Commodore Johnsen », l'un des navires-écoles du « Norddeutscher Lloyd ». Ces cent-quinquante élèves vont connaître la vie aventureuse du marin en même temps que la discipline sévère du service qui fera d'eux un magnifique équipage. Aucun navire ne convient aussi bien que le voilier pour cet apprentissage, car lui seul met son équipage en contact vraiment direct avec les éléments, que le marin doit apprendre à maîtriser.

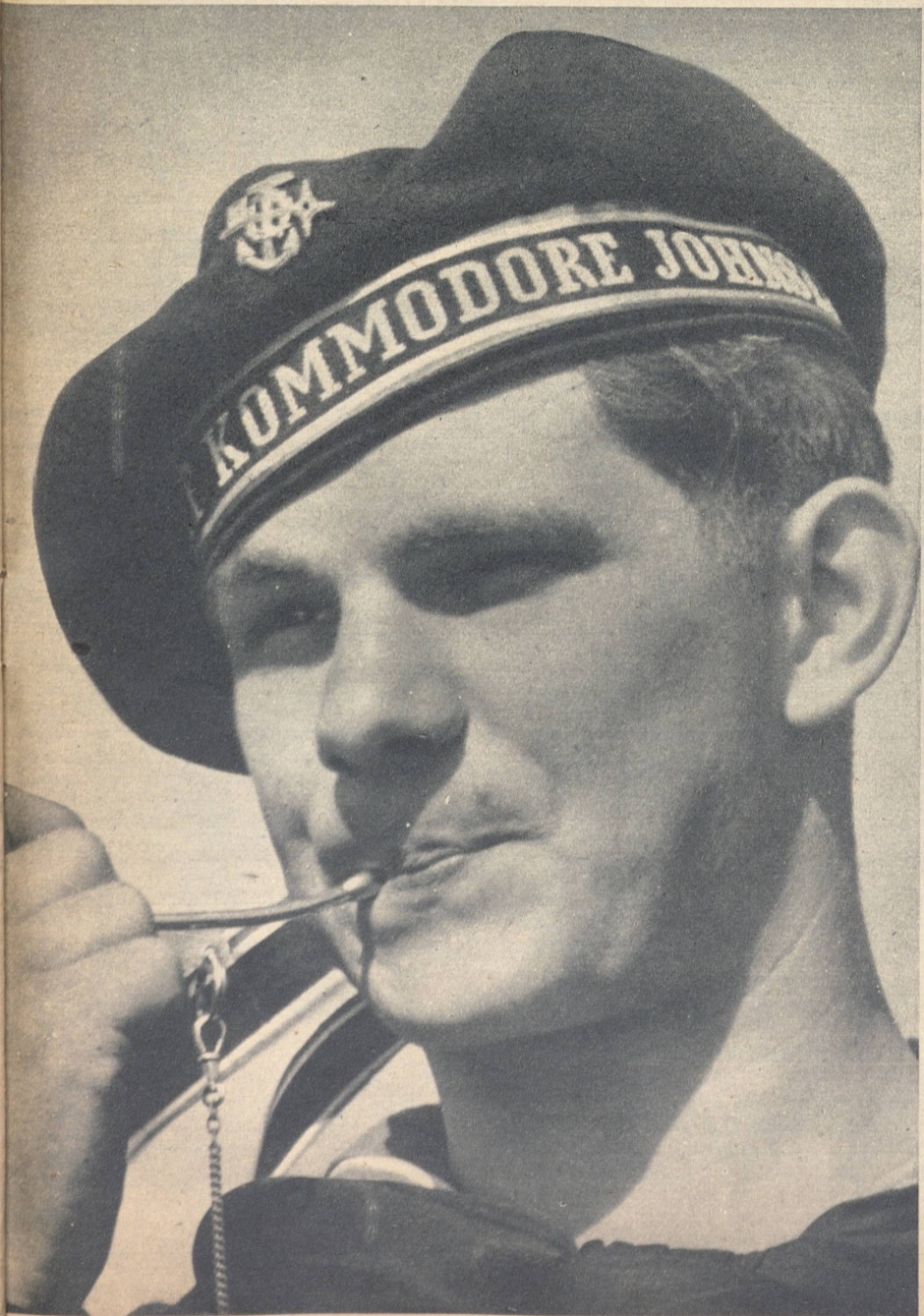
Lorsque, après cette guerre, le commerce maritime reprendra son cours, il faudra des bateaux pour transporter les marchandises européennes au delà des mers et des hommes pour conduire ces bateaux. C'est pourquoi le haut commandement de la marine de guerre a passé, avec la navigation de commerce, un arrangement, d'après lequel l'instruction maritime de la jeunesse, qui comprend aussi l'étude des langues étrangères, doit se continuer sans interruption.

Maintenant, en pleine guerre, il se forme une nouvelle génération, prête à mettre à profit l'expérience de la guerre, pour une concurrence pacifique sur les mers du globe.



Dans la deuxième année. Pendant la période des croisières (durée 36 mois), le jeune homme qui fait le service du pont est d'abord matelot léger

Dans la troisième et la quatrième année, le matelot accompli, n'a plus à suivre qu'un dernier cours de 60 semaines, à l'école d'hydrographie. Il passe alors l'examen de lieutenant au long-cours



Nous
vivons tous mieux
dans la nouvelle Europe!

Nous pourrons développer librement nos énergies. Nous gagnerons plus, produirons plus et consommerons aussi davantage. L'échange des marchandises entre les peuples se fera sans entraves.

Voilà le but pour lequel l'Allemagne combat de toute son énergie. Et malgré cette lutte, elle peut encore exporter les produits de sa fabrication. Quelle capacité de travail! Quelles perspectives pour l'après-guerre!

Nous aurons à notre disposition d'innombrables et excellents produits qui faciliteront et embelliront notre vie. Pour le bureau, nous aurons des rubans Geha, du papier carbone Geha, des appareils duplicateurs Geha, des stencils Geha, et tous les autres produits de cette firme réputée.

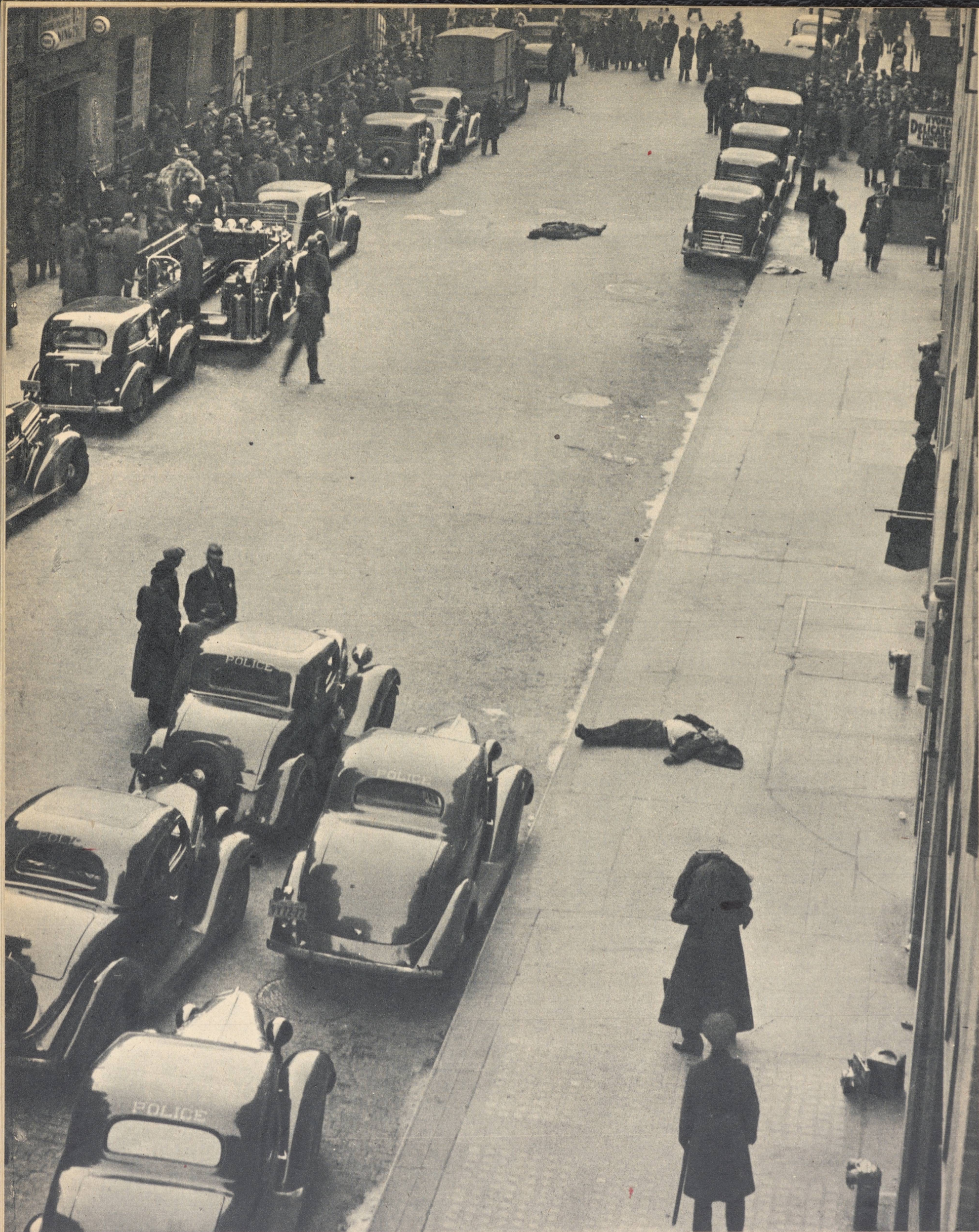
GEHA-WERKE 
Fabrique de fournitures de bureau
HANNOVER

Rosodont
LA PÂTE DENTIFRIGE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (S.A.)





**ENCÔMBREMENT DANS
UNE RUE DE NEW-YORK**

Des coups partent de deux voitures qui se sont rencontrées vers midi. A droite et à gauche des hommes s'écroient dans la rue. Tous deux sont morts. Instinctivement, les autres automobilistes ont rangé leurs voitures. La police accourt. C'est une scène quotidienne. Le bruit des détonations est vite oublié. Les piétons recommencent à circuler. Le reporter-photographe (devant à droite) prend rapidement des photos. Les corps sont emmenés et les autos roulent de nouveau. La rue a retenu sa respiration pendant un moment où chacun a senti la pression du crime constamment présent en Amérique. Toujours la violence! C'est ce système qu'emploie maintenant l'Amérique contre l'Europe

WALTHER KIAULEHN:

LES LIMITES DE LA RESISTANCE HUMAINE

Il est souvent question de la force explosive des bombes. En revanche, on ne parle jamais de l'homme, cible de la dynamite et de l'acier. Comment ce dernier résiste-t-il? C'est ce qui dérouté tous les calculs. Seul un esprit prudemment intuitif peut chercher à percer ce mystère. « Signal » tente ici de le faire



« Des anges protègent la Sainte Famille dans sa fuite. » Peinture de Lucas Cranach d. A.

MARIE et Joseph fuient avec l'enfant Jésus. C'est la plus cruelle épreuve à laquelle une famille puisse être soumise. A la limite de la résistance humaine, la Sainte Famille poursuit sa route le long de précipices, dans des sentiers abrupts, à travers des taillis et des forêts épaisses.

Cette fuite a toujours inspiré les peintres. Ceux qui se trouvaient à l'abri devaient se souvenir des souffrances et de l'insécurité qui peuvent accabler les innocents.

Nous autres, enfants des temps présents, avons du mal à trouver ce tableau effrayant. Une grande partie de l'humanité civilisée se trouve déjà en fuite, en pleine Europe. Et quel spectacle apaisant nous offre la Sainte Famille! Regardons: l'âne broute tranquillement tandis que la Vierge s'adosse à un tronc d'arbre. Saint Joseph appuyé sur son bâton de voyageur laisse errer un regard paisible sur le paysage. La lumière dorée du soir baigne cette scène reposante.

Et nous aujourd'hui? Marie et Joseph en fuite sont maintenant traqués par les chasseurs-bombardiers et mitraillés par les armes de bord. Depuis longtemps l'âne git dans un pré, et les incendies colorent le ciel de rouge et de noir. Par millions, nous partageons le sort de la Sainte Famille, sans avoir un Enfant-Dieu à soustraire à la fureur d'un tyran. Le meurtre des enfants fait partie des atrocités qu'on nomme la guerre moderne. Ceci est une toute petite partie de la grande souffrance qui s'étend sur le monde et sur l'Europe. Combien de temps l'homme pourra-t-il supporter cette souffrance?

★

La science inconnue des limites de la résistance humaine se confond avec celle de la guerre moderne. Elle embrasse toutes les connaissances de la vie humaine.

Qui connaît les limites de la résistance humaine sait aussi quand cette guerre prendra fin. La guerre classique, la

guerre d'hier, celle de nos pères, reposait sur la connaissance de la résistance humaine.

Savoir terrasser l'ennemi était l'affaire des généraux dont le but était l'anéantissement de l'armée adverse.

C'est ce qui distingue la guerre classique, menée contre des armées, de la guerre moderne, comme celle des Anglo-Américains, dirigée contre les foules. La guerre classique était rude mais humaine. Elle était faite par des hommes contre des hommes.

La guerre moderne ne peut pas être humaine, parce qu'aucune stratégie ne repose sur la suppression de l'humain ni même sur le franchissement des limites de la résistance humaine.

Cette stratégie criminelle est la terreur. Elle a vu le jour parmi les « gangs » et les « rackets » de l'Amérique du Nord. (La science de la guerre moderne s'étend jusqu'à embrasser la science de la criminalité.) La terreur sous laquelle l'humanité est courbée favorise toutes les violences. La vio-

lence est le péché national de l'Amérique. Elle va du divorce au rapt d'enfants et au meurtre exécuté par des criminels professionnels, qui sont la consécration de la violence.

Cependant, il ne faut pas croire que les actes des criminels de profession s'élèvent comme des tours d'épouvante au-dessus d'un océan de vertu. Loin de là! Ils n'ont pu se multiplier que dans un pays éprouvant tout entier une inclination pour ce péché national de la violence. La moralité des gens de bien en Amérique est si étrangement façonnée qu'elle se confond avec celle des criminels.

Les procès en dommages-intérêts qui sévissent dans ce pays, par exemple pour rupture de promesse de mariage, en sont la preuve. Ce ne sont que des violences exercées entre eux par les citoyens avec le consentement de l'Etat.

La mentalité d'un avocat américain n'est différenciée de celle d'un chef de bande que par la barre du tribunal. L'avocat habile traite son adversaire



Il voulait conserver son enfant et aussi son argent

Des bandits ont montré au millionnaire W. F. Gettle (lunettes noires) qu'ils ne plaisantaient pas. Au bout de quatre semaines de captivité, il réussit à s'enfuir, à moitié aveugle. Les bandits lui avaient collé les yeux



Jane Kobles, échappée d'un souterrain

Trois mois elle fut prisonnière de kidnappeurs. Elle se présente ici à la presse avec ses parents. Que doivent dire aujourd'hui ces derniers du meurtre de milliers d'enfants européens par les gangsters de l'air des USA?

LES LIMITES DE LA...

aussi impitoyablement que le criminel professionnel le sien. La seule différence est que le premier est protégé par les pouvoirs publics tandis que l'autre doit obéir à sa bande.

★

Le succès de celui qui exerce la violence dépend toujours de sa victime. La limite de la résistance de cette dernière est déterminée par le combat qui se déroule entre assaillant et victime. Tous autres facteurs: courage, promptitude à la riposte et moyens de défense sont subordonnés à la condition primordiale qu'est la capacité de résistance.

★

Le fait tenu pour impossible de franchir les limites de la résistance humaine est caractéristique de notre époque.

Il a conduit certains esprits à penser que ces limites n'existaient pas, ce qui est absurde. Il faut vraiment méconnaître la matière pour en arriver à une pareille conclusion. La limite de la résistance se trouve exactement au point au delà duquel la matière cède. Une pression continue et anormale y conduit fatalement. L'homme lui-même ne peut se soustraire à cette loi de la nature.

Ce que nous ignorons encore, c'est où

se situent les limites extrêmes de la résistance. Cette marge, assurément petite, la guerre nous la révélera.

Peut-être mourrons-nous avant de l'avoir atteinte.

★

La question vient à l'esprit de savoir si l'assaillant pourrait supporter la somme de souffrances qu'il inflige à sa victime. Probablement pas.

Les atrocités qu'il imagine et réalise, il les tient déjà pour intolérables, sans quoi il ne prendrait pas la peine de les mettre à exécution. C'est ainsi qu'aux États-Unis on imagina autrefois le « système Anaconda » contre les rebelles des États du Sud, le blocus de la faim et la dévastation des terres cultivées. Ce furent les premières violences exercées sur les foules dans l'histoire moderne. Elles réussirent. C'est pourquoi, cinquante ans plus tard, on appliqua à l'Allemagne le blocus de la faim. Cette fois-ci également il réussit.

Jamais ceux qui exercent ces violences n'ont eu eux-mêmes à en supporter de semblables. Les ouragans et tornades, qui de temps à autre, s'abattaient en Amérique, sont en comparaison de modestes et inoffensives catastrophes de caractère officiel.



GERHILD WEBER

Grâce piquante, feu contenu, délicatesse juvénile et maturité féminine s'unissent chez Gerhild Weber, jeune actrice allemande de cinéma au type original et marqué. Découverte dans le film Ufa „...reitet für Deutschland“, Gerhild Weber crée maintenant un des rôles principaux du film Terra „Das Leben ruft“. Partenaire de Paul Klinger et antagoniste de Sybille Schmitz, l'artiste est ici une jeune fille dont la fraîcheur et le naturel donnent au film son atmosphère particulière

La girl de Victoria, de 1944, rêve devant le crâne de soldat japonais qui lui a été envoyé par la poste militaire comme souvenir de guerre. Ce tableau est d'une effrayante perversité. Et c'est l'Europe, si durement touchée, qui vient stigmatiser la dépravation de ces Salomés en série. Voilà une preuve de la haute valeur de nos qualités morales.

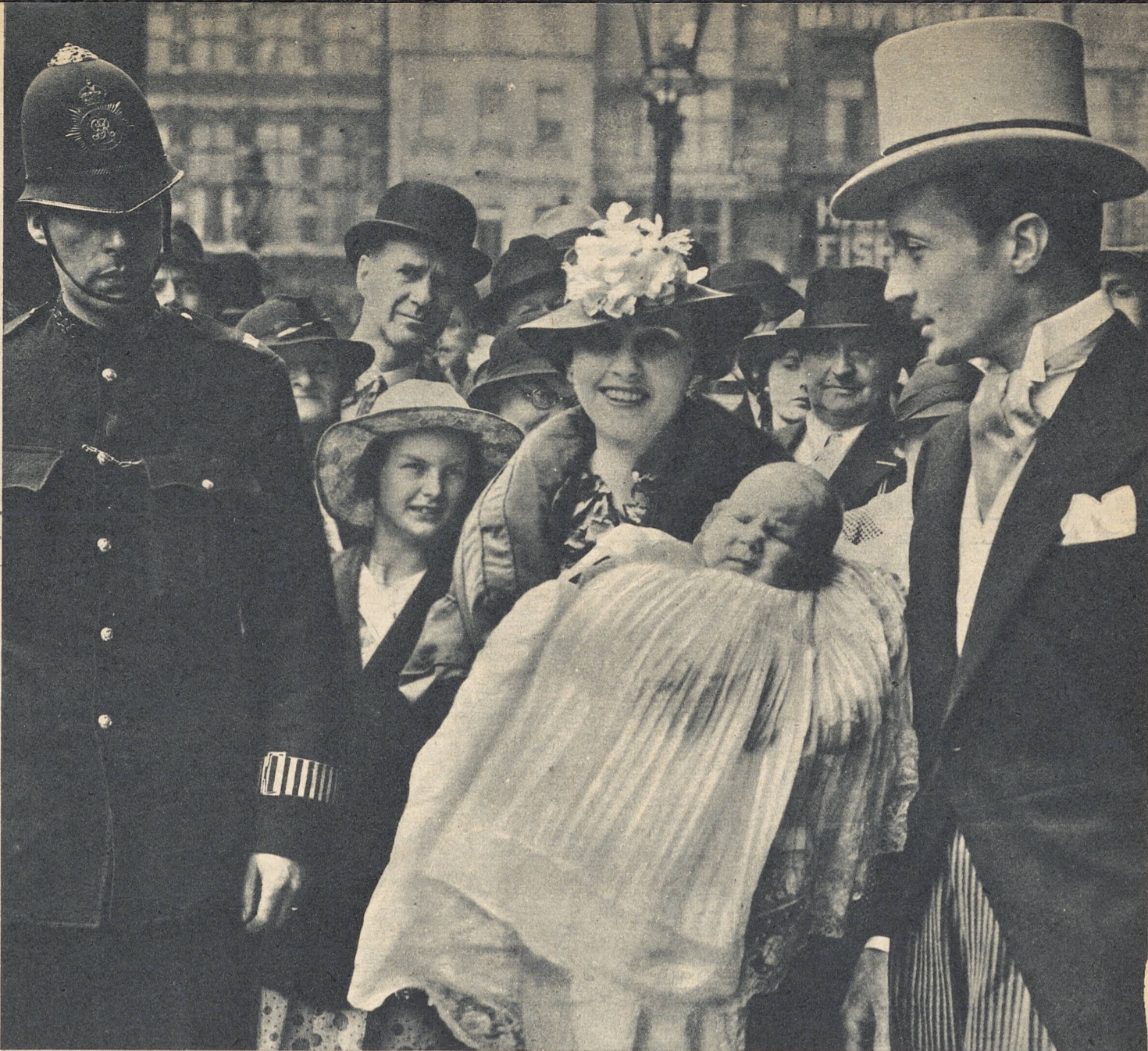
On considérait autrefois l'habitant des territoires de l'est de l'Europe comme le seul spécimen de notre espèce offrant une résistance réelle à la souffrance. L'Européen de l'ouest ne s'attribuait pas lui-même une grande endurance. Son manque d'expérience le portait à croire que la vie des villes l'avait amolli. Il s'est confirmé que la vie citadine corrompt les instincts naturels de l'homme mais ne les supprime pas. La volonté de vivre et le calme en face de la mort sont restés aussi forts. Le calme et non l'indifférence! L'indifférence envers la mort peut provenir d'une hébétude causée par la souffrance. (Et c'est à quoi l'on fait allusion lorsqu'on parle de la passivité bien connue de l'homme de l'est dans la douleur). Mais l'Européen n'éprouve d'indifférence ni devant la mort ni devant la vie.

Au début était la douleur! Tant que l'homme avec toute la sensibilité de ses fibres ressent sa propre douleur et celle d'autrui, il n'est pas perdu, il n'est pas encore arrivé à sa limite. Seule l'hébétude devant la souffrance serait le signal de sa fin. La personnalité est alors abolie. Le bétail marche vers l'abattoir avec des bêlements de reconnaissance.

★

L'abolition de la personnalité est donc l'indice que la limite de la résistance est atteinte. Il est stupéfiant de constater que loin de nous rapprocher de cette limite nous nous en éloignons visiblement. Nous connaissons un nouvel essor de la personnalité, et cela au moment où toute liberté individuelle se trouve entièrement abolie.

La position de combattant, prise par les peuples de l'Europe continentale pour répondre aux violences britanniques et américaines, les a amenés depuis longtemps à renoncer à toute liberté personnelle. Ils ont consenti ce renoncement afin de pouvoir défendre l'idéal élevé de l'individualisme. L'adversaire pensait que ce sacrifice serait trop lourd. Aujourd'hui, il lui a fallu lui-même, et de façon grotesque, sous le signe de la démocratie, renoncer à toute liberté personnelle. La question de savoir combien de temps l'Européen tiendra en sacrifiant tous ses droits de citoyen s'applique également au parti adverse. Celui-ci prend aussi sa part de la souffrance qu'il voulait n'infliger qu'à nous.



Un « Bobby » veille sur une famille américaine

Barbara Hulton, héritière de la fortune des Woolworth, visite l'Angleterre en compagnie de son mari, le comte Haugwitz-Reventlow. Le couple est continuellement surveillé. Même hors de l'Amérique, ils doivent se méfier des kidnappeurs

Une soirée animée à New-York

Le jazz du restaurant « O sole mio » s'est interrompu pendant deux minutes. Le propriétaire ne voulait pas se laisser protéger par un « racket ». Les bandits ont tué un garçon et en ont blessé un autre grièvement





BERLIN 1944

La terreur des bombardements est vaincue. La répétition de ces derniers est devenue totalement inopérante. Des ruines est sorti un type d'homme nouveau qui, ne comptant que sur ses propres forces, s'est débarrassé de toutes les conventions du passé. La vie poursuit son cours imperturbable. Dans les villes d'Europe, le rire des jeunes femmes est plus rare, il est vrai, mais il est devenu infiniment plus précieux, car il est plein des promesses de l'avenir

Les libertés bourgeoises ont un caractère contestable, car elles ne peuvent être pesées que par l'individu lui-même dans le dialogue de sa conscience. Les bombardements contre les civils sont un fait tangible et officiel. Ils s'exercent contre la matérialité du corps humain. Le terrorisme par les bombes est un procédé démocratique dont l'action s'étend aussi loin que les ravages des bombes elles-mêmes. Nul être humain se trouvant à la surface du sol ne peut s'y soustraire. Les bombes qui nous étaient destinées, nous les avons renvoyées de l'autre côté de la Manche. Les Anglais ont appris à leurs dépens que nous ne les bluffions pas en déclarant que les raids terroristes étaient une arme indigne.

Que l'on songe aux réalités effrayantes qui se dissimulent derrière cette simple constatation. Des deux côtés de la Manche, les habitants des grandes villes se voient contraints à un exode sans nom sous un pilonnage qui les force à se terrer dans des entonnoirs de bombes et qui les ravale à une existence de rats.

Des scènes atroces surgissent aux yeux du spectateur. L'Enfer de Dante pâlit à côté de ces réalités, jusqu'à n'être plus qu'un aimable dessin. Le regard que l'homme traqué jette du fond de son entonnoir sur le spectateur n'a rien de réconfortant. Rempli d'amertume et de compassion, il voit les femmes de son propre pays s'éloigner de plus en plus des sources fraîches de la joie de vivre. Mais les femmes étrangères, sous une impulsion démoniaque dont les peuples n'ont pas encore pris conscience, avancent dans une marche extravagante qui fait penser à une danse macabre. Cet homme traqué n'envie pas le sort de celui qui est resté en dehors de ses souffrances. Mais, et c'est le miracle des jours présents, il poursuit une vie de plus en plus consciente et particulière. Il ne puise pas sa force à des profondeurs insoupçonnées et magiques. On peut ôter la vie à l'individu, mais non point modifier la direction que cette vie donne au tout.

C'est ainsi que l'homme du centre de l'Europe, soumis à la pression la plus brutale que des hommes aient jamais exercé sur d'autres hommes, s'est trouvé plus résistant que l'on n'aurait jamais pu croire. A la limite de la résistance humaine, il a fait preuve d'une nouvelle force que l'humanité entière recueillera comme un don impérissable, car c'est elle qui régira les rapports des hommes dans l'ordre nouveau. Elle engendrera ce socialisme épuré qui immunisera l'humanité nouvelle contre les entreprises démoniaques de la violence capitaliste.

★

La famille en fuite (nous voici ramenés au début de notre article) se montrera plus forte que son poursuivant.



**Une belle
journée
d'automne**

Le soleil chauffe encore et nous invite au jardin, même si les vêtements de laine ont déjà remplacé les robes légères

Photo en couleurs
de Relang

Signal



**Promenade
dominicale**

sur le lac d'un parc de
la capitale portugaise

Cliché Léopold Fiedler
Lisbonne